

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

L'artillerie britannique affirme de jour en jour sa maîtrise



ARTILLEURS AUSTRALIENS SUR LE FRONT DE LA SOMME



UN GROS OBUS EST HISSÉ À LA HAUTEUR DE LA PIÈCE



UNE AUTO-CANON EN POSITION DE COMBAT

La « misérable petite armée » n'est plus, depuis longtemps, qualifiée ainsi par les Allemands. Ces derniers ont été obligés de reconnaître, tant sur les champs de bataille que dans les articles de leurs chroniqueurs militaires, qu'une lutte avec l'artillerie britannique est toujours pour l'artillerie allemande grosse de risques et de conséquences. Cette artillerie permet à nos alliés de bouleverser les positions adverses avec une magnifique maestria et d'infliger aux pirates de l'air un châtiment quotidien.

L'explorateur

C'est une maison de campagne toute simple, sans exotisme extérieur. On dirait même tant elle est paysanne au dehors — qu'on ait évité avec soin tout ce qui peut rappeler les mondes étrangers. Ni bougainvilliers, ni orchidées, ni cannas : rien que des roses de France qui tapissent la longue façade, percée de vitres verts; du lierre qui encapuchonne le vieux puits, et dans le jardin-de-curé, des roses-tremières, des guêdes-de-foyer et des mélisses.

Il y a bien dans le potager latéral, sous les niais pommiers ronds, le perfide chamvre de l'Arabie, les pernicieux pavots de la Chine, les courges, les anhergines, les tomates de l'Afrique; et, là-haut, sur la terrasse, les cascades mauves des glycines qui évoquent les kakemonos. Mais, tout cela, affecte un air si bon enfant que l'on ne se mêle pas du charme nostalgique des lointains « ailleurs » qui, tout à l'heure, vous enveloppera...

Et comment se mêler devant cette joviale et robuste figure campée sur le seuil du « débottoir », devant ce franc sourire et ces larges mains tendues du plus éminemment français de tous les explorateurs exotiques ? D'aspect, je vous le concède, il est un peu colonial : cet uniforme kaki, — piqué de la rosette rouge, — ce casque de liège, la crinière de lion, la face basanée l'ont fait prendre souvent, dans son village natal, pour quelque étranger !

Mais que sa bonhomie est française ! Et française sa présence et étonnante parole !

Tout le monde se rappelle encore avec quelle clarté il a expliqué le premier, avec projections à l'appui, la bataille de la Marne, cette bataille qu'il a reconstruite comme par magie, victoire par victoire, et où ce « Hadj-Abdellah » de la Mecque, ce « Ge-Tapang » du Vietnam, ce voyageur de porteur a revêtu soudain son ardent patriotisme que lui inspirait jadis, dans les bleds de la plus grande France, son père, ancien officier de 24, devenu colon d'Algérie.

Et ces mémoires, ces superpositions de sa personnalité, nous les retrouvons dans l'histoire de sa vieillesse, nous les retrouvons en échantillon, parmi les solides meubles campagnards, les ames des terres transatlantiques : les canotiers de l'Inde, les brûle-parfums du Barman, les faïences persanes et les chapeaux canadiens. Et c'est, là-haut, dans ce vaste grenier d'antefais, transformé en atelier, que nous retrouvons les « divins » de Chinon et de Damas, avec les robes noires amercaines et les tapis du Daghestan, accrochés aux largueurs exotiques qui précèdent la haute encolure de l'homme.

Et ce sont encore, sur la terrasse enveloppée de glycines, d'un bon dimanche champ et prés, ce sont des « rocking-chair » de Ceylan, des fauteuils de Batavia et de Java dans lesquels nous voguons, — comme sur le spardeck d'un navire, — nous voutons, bercés par la voix de l'explorateur, vers Madagascar ou la Mésopotamie, vers Bénarès la sainte ou Agra la voluptueuse; vers les neiges de l'Himalaya ou les sables roses de l'Arabie; et nous pèlerinons vers cette Médine inviolée que jamais, avant que Gervais Courtellemont n'y vint, aucun pied européen n'a foulée et qu'il put visiter, lui, parce qu'il s'était converti à l'Islam. Il a même photographié le tombeau du Prophète et la Kaaba de la Mecque, au risque de sa vie, avec un appareil grand comme un œuf et qu'il dérobait sous son tapis de prière...

Mais quelles visions éblouissantes pourraient, aujourd'hui, nous enlever ? Le canon tonne; notre cœur revient du lointain voyage; il accourt se blottir contre le cœur anglois de la France...

Ah! France, France France! C'est nous en a vu le monde entier et ses merveilles qu'on comprend seulement combien tu nous es chère!

Et voilà pourquoi cet explorateur est toujours revenu ici, à son port d'attache, dans la maison de ses ancêtres, dans ce jardin où il cueille des fleurs surannées; vers ce cimetière villageois où repose sa mère...

C'est ici que la guerre l'a trouvé. Son village était en désarroi. Tout le monde ne pouvait que de fuir. Alors il a déployé ses qualités de colon et de caravanier. Garde civique, il patrouillait la nuit; le jour, il réquisitionnait des vivres pour les réfugiés, organisait des secours, réunissait des équipes de moissonneurs et de moissonneuses volontaires; quand le boulanger fut mobilisé, il s'improvisa mitron et enfourna le pain.

— Et maintenant ? demandons-nous.

— Je partirai pour les Etats-Unis, raconter aux Américains ce que nous avons fait ici, et je compte rapporter des secours pour l'Œuvre des Réfugiés n° 2.

— Et votre livre sur l'Islam et nos colonies ?

— Plus tard... Pour le moment, « la plus grande France » c'est la patrie, celle qui restera immortellement grande devant les mondes pour ses souffrances et son héroïsme patriotique!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je suis tout à fait convaincu que le major Morath, critique militaire allemand, n'est pas un imbécile; mais alors, en bien il est atteint, pour employer une formule célèbre, « d'une inconcevable aberration de la vue et du jugement », ou bien, ce qui est plus probable, il est atteint de *besser d'illusions*, qu'il ne saurait partager, ses compatriotes.

Il vient de reconnaître que, sur le front de la Somme plus particulièrement, les services d'aviation anglo-français ont réalisé des entreprises infiniment désagréables aux troupes allemandes. Non seulement ils signalent l'emplacement de celles-ci, non seulement ils bombardent leurs abris, mais encore leurs mitrailleuses nous jusqu'à attaquer ces troupes en marche.

Par prétérition il semble avouer que l'aviation allemande est inférieure à celle de ses adversaires. Mais, ajoute-t-il, nous avons nos zeppelins : nos zeppelins nous donnent la maîtrise de l'air.

Je suppose qu'il est très intelligent pour en croire un mot. En quoi consisterait la maîtrise de l'air ? Évidemment à empêcher l'ennemi de se servir de l'air, et, par conséquent, à empêcher les avions anglais et français d'accomplir le travail que, de l'aveu même du major Morath, ceux-ci font si bien et sans rencontrer d'opposition sérieuse. Alors ?

Alors, les zeppelins ne peuvent réussir que quelques expériences, et encore en Angleterre seulement, car dès qu'ils se risquent en France ils sont immédiatement saisis, et il leur en coûte. Ils ont besoin, pour tenter un coup, de se diriger vers l'arrière d'un des deux espaces infinis de la mer, de façon à atteindre sans être de l'ennemi.

Et, une fois en Angleterre, leur « coup » consiste à massacrer quelques civils, à détruire quelques propriétés civiles. Au point de vue militaire, leur action est nulle.

Or, posséder la maîtrise de l'air, ce serait pouvoir, du haut des airs, imposer sa volonté à l'ennemi : de quoi les zeppelins sont absolument incapables. Et le major Morath ne peut pas ne pas le savoir.

Pierre Milie.

Depuis toujours, on parlait volontiers, en Flandre, de certaines cavernes creusées au quatorzième siècle par les populations paysannes qui s'y réfugiaient alors pour éviter à la fois les brigands et les grandes compagnies de Charles le Mauvais. Michelet les avait situées « le long de la Somme, de Péronne à l'embouchure... longues allées voûtées de 7 à 8 pieds de large, bordées de 20 ou 30 chambres, avec un puits au centre ».

Ces cavernes semblaient pourtant plus légendaires que réelles. On en avait retrouvé quelques-unes, plutôt rares, et qui étaient un bout de tourisme. Quant aux autres, on les croyait effondrées depuis longtemps. Au château de Thiepval, des fouilles avaient été faites sans donner aucun résultat.

Or, en envahissant la région, les Allemands, avec une étonnante sûreté, défoncèrent le sol, et, un plan à la main (!), retrouvèrent tout le réseau des cavernes d'ancien. C'est là qu'ils se nichèrent et que notre offensive les trouva, dans des locaux... anciens mais aménagés en ciment armé, à la moderne.

Depuis des années, les archéologues boches avaient bien travaillé, à la barbe du gendarme français.

« Je n'ai pas été très chic, nous disais hier soir une cantatrice bien connue qui, le jour précédent, après dîner, accablée par la chaleur, avait pris un « sapin » pour aller, en compagnie de deux amies de théâtre, faire une promenade rafraîchissante au bois de Boulogne. Je n'ai pas été très chic, répétait-elle. J'ai donné une fautive adresse au cocher. D'ailleurs, voilà ce qui s'est passé. Nous l'avions pris au boulevard et une demi-heure après nous commençons à goûter la bienfaisante fraîcheur du grand parc parisien. Je sais bien qu'en temps de guerre il est assez peu convenable de chanter sa joie, lorsque la bonne nature vous parle au cœur. Mais dans cette pais du Bois, malgré moi, voilà que, tandis que coulait doucement la voiture, une idée, irrésistible, me gagne. A mi-voix, je chantonne un air de Mireille, puis, de la même pièce, une partie du duo.

« Quel malheur, dit une de mes amies, que nous n'ayons personne pour donner la réplique !

« Et voilà où l'affaire, exquise, se corse. Notre cocher tousse deux fois pour assurer sa voix. Je continue à chanter. Et soudain, une voix très fraîche, très jolie, chante elle aussi, et juste, et avec un fin sentiment, la partie complémentaire du duo. C'était le cocher.

« Vous savez cela ? lui dis-je, bien étonnée.

« Oui, madame, me dit-il, modeste, à demi tourné sur son siège. Pardonnez, mais je n'ai pu résister. Je suis un ancien prix du Conservatoire. Je n'ai pas réussi. Maintenant, je suis colligé. Mais, si vous voulez, j'aimerais bien aller chanter quelquefois chez vous. »

« J'ai été moins que chic, je lui ai donné une fautive adresse. Mais vous ne trouvez pas que c'est admirable, ce cocher qui chante Mireille, comme un ange ! »

Nous le trouvons, en effet.

Les Autrichiens ne sont pas contents !

Ne croyez cependant pas qu'ils s'en prennent de leurs défaites à l'Italie, à la Russie — ou à eux-mêmes. Non ! Tout ce qui leur arrive de malencontreux est la faute des « geais de Bohême ».

Telle est du moins l'opinion des paysans, qui sont là-bas particulièrement superstitieux. Les « geais de Bohême », dont les migrations descendent rarement jusqu'au centre de l'Autriche, se sont abattus en grand nombre sur la vallée du Danube, en hiver 1913-1914. Fait assez grave pour que les journaux et les revues spirituelles s'en soient occupés ! On a, en effet, des longtempes, remarqué que ces vols de geais aux cris bizarres ne paraissent pas bonheur aux Autrichiens. Ils sont apparus en 1866... et c'est été la guerre entre la Prusse et l'Autriche; en 1873... et le basculement de Vienne est fait un formidable krach; en 1914... et la guerre s'est rallumée.

Ajoutons que, depuis deux ans, les mauvais geais affaiblissent toujours plus marécageux et laissent tomber des plumes jusque dans les allées des parcs de Schönbrunn. Ce serait très... fâcheux, si, comme en 1866 — et pour fêter le cinquantième — ils déclenchaient la guerre entre l'Autriche et la Prusse, furieuse de voir que son allié n'a pu garder ni Stanislas ni Coriza !

Les tommies anglais ont donné à toutes les tranchées qu'ils occupent des surnoms qui leur sont familiers, en dehors des noms officiels.

C'est ainsi que le bois Delville est devenu le Devils'wood (bois des Diables).

On ne compte pas les boyaux portant les noms tels que Oxford-Circuit, Rotten-Row, Tottenham, Court Royal, Notting-Hill, Kensington, Ciro's Hippodrome, the Gaiety, the Criterion, Ritz, Savoy...

Combien n'y a-t-il pas d'enfers : rue d'Enfer, bouche d'Enfer, creux d'Enfer, villa d'Enfer, rocher d'Enfer, porte d'Enfer, la vallée de la Mort, le pont du Soupir, le tournant du Suicide...

Les Canadiens, qui sont les vétérans des buttes de Flandres, ont apporté leurs souvenirs d'outre-mer.

Dans les quartiers de tranchées appelés quartiers d'Ottawa et de Winnipeg, ils ont : trou du Coyote, le boulevard du « Rat-Musqué », la « Gueule du Grizzly ». Dans les coins de boyaux ou de tranchées qui avoisinent Ypres, les « anzaes », nouveaux venus dans les Flandres, n'ont encore imaginé que les noms de leurs villes : Sydney, Wellington, etc...

Sans doute, ces noms resteront, après la guerre, dans les rues des villages, dans les sentiers des bois, en souvenir de nos braves alliés.

Prise d'un beau zèle d'économie, et afin de faire face à la crise du papier, une grande administration de l'Etat a décidé, par circulaire, que, dorénavant, toute la correspondance intérieure ne se ferait plus que sur le verso des imprimés hors service ou sur tout autre papier ayant, au verso, une face immaculée.

C'est une louable initiative; mais pourquoi fait-il que cette circulaire ait été tirée à des milliers d'exemplaires, sur du très beau papier, dont la quantité représente, au bas mot, la consommation annuelle de tout un service ?

Messieurs les Ronds-de-Cuir, en vous méconnaît; c'est encore parmi vous que se cachent les meilleurs humoristes.

La Veilleux.

Méditations d'un optimiste

SUR UN PAS DE CLERC

Quand, au mois de juin dernier, le gouvernement allemand suggéra au gouvernement suisse d'agir sur l'Entente pour obtenir d'elle le droit de ravitailler, en quelque mesure, l'Allemagne, le gouvernement suisse se garda même de réagir : il subit la suggestion purement et simplement et envoya sans barguigner, des délégués à Paris, pour y porter les sollicitations allemandes.

Le moins que l'on pût dire de ce procédé diplomatique, c'est qu'il était sommaire; il fallait s'attendre à ce qu'il n'aboutit pas. Les délégués de l'Entente ont renvoyé ceux de la Suisse à Berlin, en leur suggérant, à leur tour, d'entamer maintenant les négociations qu'ils avaient négligé d'entamer, au mois de juin, au moment de la remise de la note allemande. C'est fort bien ainsi.

Cependant, de ce que les hommes d'Etat suisse ont manqué, en l'occurrence, d'habileté diplomatique, nous aurions peut-être tort d'en faire un trop âpre grief à la Suisse tout entière. Même à l'heure du refus le plus pénible, nos représentants ont tenu à affirmer leur sympathie pour la Suisse. De son côté, le journal officiel du Conseil fédéral, qui s'appelle le *Bund*, et qui est à peu près de tous les journaux suisses celui qui nous témoigne le moins de sympathie, a dû reconnaître que « le coup qui atteint si rudement la Suisse n'est pas dirigé contre elle ».

« Il l'atteint, cependant », conclut mélancoliquement le *Bund*.

Il est certain que tout se paie et les maladroites aussi. L'Entente ne pouvait pas subir les exigences de Berlin, même transmises par des personnalités aussi sympathiques que M. Ador. L'ère de la négociation diplomatique est close. Notre attitude fut la seule légitime, voire la seule possible. Tenons-nous-y.

Est-ce à dire que nous devons conserver du souvenir de ces négociations de la rancune et que nous devons faire porter à la Suisse entière la peine d'avoir eu des diplomates trop pressés ? Rien au monde ne serait plus injuste.

La politique du blocus est de toute évidence très pénible pour la Suisse. Non pas, comme l'insinuent quelques personnes, que la Suisse ait été ruinée par elle : en fait, le chiffre des exportations suisses n'a jamais été, en valeur, aussi important que cette année. Mais point de doute que, sans le blocus, il eût été infiniment plus brillant encore. Le commerçant qui se contente habituellement de dix mille francs d'affaires ne se console pas de n'en faire que pour vingt mille francs l'année qu'il pourrait en faire pour un million.

La politique du blocus, qui n'a donc pas ruiné la Suisse, l'a empêchée pourtant de devenir millionnaire. Convenez que c'est presque aussi grave et je dirais volontiers que c'est même beaucoup plus grave.

Ce motif n'est point suffisant, de toute évidence, pour nous faire renoncer au blocus. Il est suffisant pour nous inciter à chercher en faveur des Suisses des compensations. Nous avons obéi à une impérieuse nécessité en les empêchant de développer leur chiffre d'affaires avec l'Allemagne; ceci devrait nous suggérer de développer les échanges entre elle et nous.

Des efforts ont été faits, ces temps derniers, dans ce sens. On parle beaucoup de comité franco-suisse; une Chambre de commerce suisse vient de s'ouvrir à Paris. De pareilles manifestations ne sont jamais apparues plus opportunes. Ce serait une politique à courtes vues que celle qui offrirait pas à un pays ami l'équivalent des bénéfices dont on est contrainct de le frustrer.

Gardons-nous d'en vouloir à la Suisse, même d'un mouvement de mauvaise humeur — naturel, en somme — et surtout ne faisons pas porter à ses industriels et à ses commerçants la responsabilité d'une démarche diplomatique, même un peu trop sommaire.

Candido.

Le comte de Romanones confère avec l'ambassadeur d'Autriche

SAINT-SÉBASTIEN, 14 août. — Le comte de Romanones a eu hier une longue conférence avec l'ambassadeur d'Autriche.

La conférence a continué encore aujourd'hui et a été plus longue.

Un navire espagnol torpillé en Méditerranée

MADRID, 14 août. — Un vapeur espagnol a été torpillé dans la Méditerranée par un sous-marin dont on ignore la nationalité.

Ce nouveau méfait a causé une très vive émotion dans tous les milieux.

LA SITUATION MILITAIRE

LA MANŒUVRE DES ARMÉES RUSSES SE DÉVELOPPE IRRÉSISTIBLEMENT

En Picardie, nous avons progressé au sud-ouest d'Estrées

En Galicie, l'armée du général Tcherbatcheff a exécuté le mouvement que nous indiquions hier en s'emparant de Rodhailze, sur le Koropetz, à une vingtaine de kilomètres au nord de Monasterjiska. La ligne russe regagne de là, vers l'est, la Strypa, que nos alliés ont franchie en prenant possession de la rive droite depuis Zlotniki jusqu'à Sloboda. Un peu plus au nord, à Kolov, elle s'infléchit de nouveau vers le nord-ouest, par Ezerna, Zborov et les abords de Zolotchov. On voit que le centre de l'armée Bothmer continue à se trouver en saillant. Ayant d'ailleurs perdu la ligne de la Strypa, ce centre doit être reporté en arrière, et sans doute cette nouvelle retraite s'accomplit à l'heure actuelle.

Le Koropetz n'étant, à cette hauteur, qu'un ruisseau, il faudra reculer jusqu'à la Zlota-Lipa pour trouver une autre ligne de résistance. Mais déjà la Zlota-Lipa a été dépassée dans la partie inférieure de son cours par les avant-gardes de l'armée de Sakharoff, qui se sont emparées de la ville de Mariampol, soutenues elles-mêmes par l'aile droite de l'armée Letchitzky, qui, sur l'autre rive du Dniester, vient d'achever le passage des nombreux bras de la Bystritza. La position de la Zlota-Lipa sera donc bien précaire; l'ennemi ne s'en servira sans doute que pour couvrir la retraite sur Lemberg.

On voit que la manœuvre de nos alliés continue de s'accomplir avec cette puissance précise et calculée qui la rend irrésistible.

Une journée s'est passée encore sans que les Allemands tentent un effort sérieux contre la position que notre attaque de samedi leur a enlevée entre la région d'Hardécourt et la Somme. Sans doute cette inaction ne sera pas éternelle. Elle n'en est que plus digne de remarque, puisqu'elle place la contre-attaque future en des conditions de plus en plus défavorables. Mais les troupes d'assaut ne sont plus aujourd'hui, comme autrefois, à la disposition de l'ennemi en des cantonnements voisins du front. Il faut les prélever sur le front même. Chacun de ces prélèvements ne peut être considérable, sous peine de diminuer outre mesure la résistance du secteur. On prend à tel endroit un bataillon, à tel autre une compagnie; après quoi on rassemble ces éléments disparates pour en faire des unités nouvelles. D'assez longs délais et un manque de cohésion difficile à corriger sont les défauts inévitables du système.

Au sud de la Somme, nous avons gagné du terrain, au sud-ouest d'Estrées, dans la ligne de tranchées surnommée par nos soldats tranchée du Sleswig, qui couvre à l'ouest le bois de Dénécourt. Ces opérations de détail ont leur importance; il suffit, pour les comprendre, de se reporter à ce qui vient de se passer au nord de la Somme, où plusieurs combats d'une ampleur restreinte nous ont finalement menés à pied d'œuvre pour une attaque plus large qui en a réalisé d'un coup les bénéfices.

Jean Villars.



LE CHATEAU DE DENÉCOURT

Les derniers communiqués signalent de nombreux tirs de destruction exécutés par nos batteries sur les organisations défensives que les Allemands ont multipliées autour de ce château.

UNE SOLENNELLE DÉCLARATION DE M. STURMER

La Russie est aussi décidée que ses alliés à aller jusqu'où il faudra.

PÉTROGRAD, 14 août. — M. Sturmer a fait les déclarations suivantes à M. Schelchokof, président du Conseil municipal de Moscou :

« Ma nomination au ministère des Affaires étrangères a été regardée dans certains milieux comme une volte-face de notre politique extérieure et comme susceptible de conduire la Russie vers une paix séparée.

« Je me suis déjà expliqué à ce sujet, mais je voudrais encore fortifier dans l'opinion la conviction qu'il ne saurait être dans mes desseins de faire abandonner à la Russie la voie où jusqu'à ce jour elle a marché la main dans la main avec ses alliés. Rien ne sera changé dans nos relations avec eux.

« La Russie ira plus loin et elle est décidée à poursuivre, en ce qui la concerne, l'exécution de toutes les mesures que l'Angleterre a prises contre l'Allemagne.

« Quant à moi, me conformant à la volonté de l'Empereur, je travaillerai de toutes mes forces avec nos héros alliés à fortifier l'amitié qui unit la Russie, l'Angleterre et la France ». (Radio.)

LES VICTOIRES RUSSES

L'avance sur Lemberg et la prise de Mariampol

PÉTROGRAD, 13 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Notre passage des rivières Strypa, Koropietz et Zlota-Lipa continue. Nous nous sommes emparés de la ville de Podgaitzy. Sur le Dniester, notre cavalerie a enlevé la ville de Mariampol.

Dans la région de la Bystritza, nous avons rejeté l'adversaire sur la rive gauche de la Bystritza-Solotvinska.

Dans cette action, un de nos régiments d'infanterie a fait prisonniers douze officiers, mille soldats, et a enlevé sept mitrailleuses et un canon de tranchée.

PÉTROGRAD, 13 août. — Tous les critiques militaires russes s'accordent à déclarer qu'il faut s'attendre à des succès décisifs des armées russes.

La chute de Galitch peut être considérée comme imminente. En effet, les Russes ont dépassé la Gorojanka, sur la rive gauche du Dniester, et la Bystritza, sur la rive droite. Ils ont ainsi franchi les derniers obstacles naturels qui se présentaient à eux sur les deux routes allant vers Galitch, le long des deux rives du Dniester.

La prise de Stanislaw a fait tomber entre leurs mains la voie ferrée qui, par Nadvovna, se dirige vers la Hongrie et la tête de ligne du chemin de fer de Strypa.

L'armée du général comte Bothmer n'est plus

en communication avec la Hongrie que par la voie ferrée Rogatyn-Stryj.

Sur le flanc gauche de l'armée de Bothmer, le général Sakharoff, poursuivant l'ennemi, qui a abandonné les positions fortifiées de Gradki et de Vorolef, occupe maintenant le village de Neslerovka, situé à huit verstes du chemin de fer d'Umosant.

L'aile gauche de l'armée Bothmer se trouve actuellement à Lemberg. La conséquence des succès ainsi remportés par les armées russes est que des cinq voies ferrées qui relient le front de l'ennemi à ses derrières trois sont aux mains des Russes.

Les Autrichiens n'ont plus à leur disposition que la voie ferrée de Lemberg-Bezerany et la voie ferrée conduisant en Hongrie par Rogatyn-Stryj. (Radio.)

Hindenburg décide de défendre Kovel jusqu'au dernier homme

LONDRES, 14 août. — On mande du front du Stokhod au Times :

Les prisonniers racontent que le kaiser et le maréchal Hindenburg ont visité Kovel, que le maréchal Hindenburg veut voir défendre jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière tranchée.

Pour cela, depuis le 5 juin, outre les forces opposées au général Bronsilloff, 23 divisions ont été envoyées du front sud-occidental.

Renforts turcs pour la Galicie

LONDRES, 14 août. — On mande d'Odessa au Daily Mail :

Pour fournir des troupes au front de Galicie, une nouvelle mobilisation va être décrétée en Turquie.

Gewal pachas est nommé général en chef des forces turques en Galicie.

Les Allemands avouent leur défaite

BERNE, 14 août. — Commentant l'offensive russe, le Journal de Berlin à Midi écrit :

« Grâce à la supériorité numérique des Russes sur l'aile sud, la situation stratégique est devenue telle qu'une retraite sur tout le front a dû être opérée d'urgence. »

« La ligne Dniestr-Tysmienika-Stanislaw a dû être également évacuée. Les Russes ont remporté un grand succès qu'il faut reconnaître. Par la reculée du front entre le Dniestr et le Pruth, l'aile droite de l'armée de Bothmer a été influencée et s'est retirée pour garder la liaison avec le reste du front. »



LE GÉNÉRAL VON EICHORN
nommé au commandement des armées allemandes,
sur le front nord, en remplacement de Hindenburg.

Le comte Andrassy remplacera-t-il le baron Burian ?

GENÈVE, 14 août. — Le député Rakowski, représentant du parti catholique populaire, interrogé par le journal Az Est sur les bruits concernant la nomination du comte Andrassy en remplacement du baron Burian a répondu qu'il n'était pas impossible que, bientôt, tout le détail de cette affaire fût publié par le gouverneur.

M. Rakowski accompagnait le comte Andrassy lorsqu'il fut reçu par le kaiser.

Communiqué belge

Une patrouille belge, à la suite d'un coup de main exécuté au cours de la nuit, vers Drie-grachten, a enlevé un poste d'écoute ennemi. Ce matin, dans la région de Dismude ainsi qu'à Boesinghe, une violente lutte à coups de bombes a eu lieu. L'artillerie a été également très active dans ce secteur.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 14 Août (743^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, canonnade assez vive dans la REGION DE MAUREPAS. Nuit calme dans les autres secteurs.

AU SUD DE LA SOMME, nous avons élargi sensiblement nos positions AU SUD-OUEST D'ESTREES en enlevant plusieurs éléments de tranchées à gauche du chemin de Fay à Deniécourt. Nous avons fait des prisonniers.

ENTRE L'OISE ET L'AISE, vive lutte d'artillerie dans le secteur de MOULIN-SOUS-TOUVENT.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, on signale quelques escarmouches à la grenade aux abords du réduit d'Avocourt. Une tentative des Allemands sur nos tranchées à l'est de la COTE 304 a été enrayée par nos feux de mitrailleuses.

Sur la rive droite, nos grenadiers ont aisément repoussé deux attaques dirigées par l'ennemi, l'une DANS LE VILLAGE DE FLEURY, l'autre SUR NOS POSITIONS AU SUD-EST.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

Le mauvais temps a gêné les opérations sur la plus grande partie du front.

Lutte d'artillerie assez vive dans différents secteurs du SUD DE LA SOMME, ainsi que SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE.

Partout ailleurs, canonnade intermittente.

Le communiqué britannique

13 HEURES 20.

L'ennemi a réussi, la nuit dernière, à prendre pied pendant quelque temps dans un élément des tranchées conquises par nous hier à l'OUEST DE POZIERES.

Aucun autre événement important à signaler sur le front britannique ENTRE LA SOMME ET L'ANCRE.

Nous avons exécuté avec succès et sans pertes un coup de main au sud du saillant d'YPRES.

Nos mineurs sont restés très actifs. Ils ont pénétré dans une galerie allemande au Bluff (NORD DU CANAL YPRES-COMMINES) et en ont fait sauter une étendue considérable après l'avoir explorée.

Ils se sont emparés d'une certaine quantité de matériel ennemi.

Nous avons fait exploser avec succès une autre mine près de LA CORDONNERIE.

LA GUERRE AERIENNE

REIMS BOMBARDÉE

Dans la soirée d'hier, des avions ennemis ont lancé sur la ville de Reims des bombes, dont plusieurs incendiaires, pendant que les batteries allemandes tiraient sur différents quartiers de la ville. L'hôpital civil, proche de la basilique Saint-Rémi, et un dispensaire ont été détruits. Six personnes de la population civile ont été tuées.

Bombardement de Mons par des avions alliés

AMSTERDAM, 14 août. — Le Telegraaf apprend de la frontière que, dans les récents raids aériens en Belgique, des bombes ont été jetées, deux fois en quinze jours, sur la gare de Mons en Hainaut.

Chaque fois, la gare était pleine de trains militaires, la première fois surtout où le plus grand désordre régnait même avant l'arrivée des avions.

Des fourgons ont été détruits, le service des trains a été interrompu, retardant ainsi l'envoi de munitions au front.

A la suite des raids réitérés sur Gand, Zeebrugge, Evere et Mons, le service des trains est plus strictement limité que jamais.

L'activité de la flotte allemande dans la mer du Nord

COPENHAGUE, 14 août. — Le Bergens Aftenblad tient de marins récemment débarqués dans ce port que la plus grande activité règne dans la mer du Nord. Les vaisseaux de guerre allemands patrouillent le long des côtes norvégiennes, les sous-marins sillonnent la mer et, fréquemment, des zeppelins font des reconnaissances aériennes.

Deux bateaux norvégiens ont été largués hier : la barque *Inverarne*, chargée de bois de construction, et la goélette *Sirius*, qui a été obligée de jeter sa cargaison à la mer.

On signale l'arrivée de nombreux steamers dans le port de Stavanger. (Radio.)

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 14 août. — Quelques engagements ont eu lieu près de Monastir et sur le Vardar.

Sur la rive gauche du Vardar, la journée n'a été signalée par aucune action notable.

Nous continuons à bombarder les ouvrages autour du Doiran. Nous avons occupé quelques villages près de Veles et nos troupes ont ramené un certain nombre de prisonniers. (Radio.)

EN EGYPT

Les pertes subies par l'armée turque dépassent 6.000 hommes.

LE CAIRE, 14 août. — Depuis le 4 août, les Turcs ont été chassés de leurs positions d'arrière-garde de Katia, d'Oghratina et de Birelad et ont été poursuivis à une distance de quatre-vingt kilomètres du canal.

Le nombre des prisonniers faits jusqu'ici est de 3.534, dont 300 blessés. Les pertes totales de l'ennemi sont évaluées de 6.000 à 7.000. Les troupes britanniques ont capturé jusqu'ici quatre canons, huit mitrailleuses, 1.600 fusils, un million de cartouches et une grande quantité de matériel.

Les opérations en Afrique orientale

LONDRES, 14 août. (Officiel.) — Les forces diverses du général Smuts ont, le 4 août, commencé simultanément un mouvement en avant contre la force principale de l'ennemi qui, depuis sa défaite du 24 juin sur la rivière Likigara, occupait de fortes positions dans les montagnes Nguru.

Des combats acharnés se sont développés, qui ont abouti à la défaite de l'ennemi, à Matamondo Tschungo, où la poursuite continue.

Les pertes de l'ennemi sont grandes, les nôtres légères.

A la frontière germano-suisse

Le contrôle des passeports redouble de sévérité
BERNE, 14 août. — L'aggravation des mesures de contrôle à la frontière germano-suisse a eu pour effet de réduire dans de fortes proportions l'affluence des voyageurs.

Les autorités allemandes appliquent avec une très grande rigueur les nouvelles mesures concernant les passeports. Les voyageurs ne peuvent poursuivre leur voyage à destination de l'Allemagne qu'après l'expiration d'un délai fixé par le consulat qui a établi le passeport et des exceptions ne sont accordées que dans des cas très rares.

Les prescriptions en vigueur pour les voyageurs venant d'Allemagne sont tout aussi sévères pour les voyages en Suisse qui ne sont autorisés qu'en cas de motif urgent ; chaque cas doit être examiné isolément ; chaque passeport doit être muni du visa de l'autorité allemande compétente et indiquer la date exacte de sortie et de rentrée du voyageur.

Les cheminots américains

Les délégués acceptant de discuter avec le président Wilson

NEW-YORK, 14 août. — Les cheminots ont accepté l'invitation de M. Wilson de venir à Washington pour discuter les moyens d'éviter la grève. Ils parlent à minuit.

Ils ont décidé de rejeter l'arbitrage proposé par le Board of Trade et la médiation de la commission fédérale.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La "nouvelle orientation" en Allemagne

Le suffrage universel est-il menacé?

Il y a longtemps déjà qu'il est question d'une « nouvelle orientation » dans la politique allemande. Des les premiers jours de la guerre, Guillaume II a proclamé qu'il ne connaissait plus de partis. Le socialisme, qui passait naguère pour ennemi de l'Etat et de la patrie, a été l'objet d'avances auxquelles les chefs de la majorité ont répondu avec empressement. Des personnages officiels ont visité la Bourse du Travail de Berlin. Et, récemment, dans le grand discours où il rompait en visière avec les conservateurs, M. de Bethmann-Hollweg se tournait vers les gauches avancées et la social-démocratie et annonçait d'une manière peu douteuse des réformes et un « nouveau cours ».

L'accueil fait à ces promesses a été très varié en Allemagne. La droite, bien entendu, a crié à l'abomination de la désolation, sans s'y tromper, du reste, et comprenant fort bien qu'il s'agissait d'une manœuvre du chancelier pour intimider ses adversaires pangermanistes. Le centre a également protesté : toute possibilité d'une orientation à gauche, même légère, le menace dans ses intérêts électoraux parce qu'il y a longtemps qu'il fait une sorte de surenchère avec la social-démocratie et qu'il lutte contre elle en se présentant à la fois comme un parti populaire et comme un parti gouvernemental. Un socialisme qui ne serait plus d'opposition lui retirerait donc une sorte de monopole. Quant au socialisme intransigeant, il est resté méfiant et sceptique. Il n'avait sans doute pas tort.

Si le gouvernement avait été sincère, quelle était la première réforme qu'il devait accomplir ? Celle du régime électoral de la Prusse, évidemment. Pour prouver la droiture de ses intentions, c'est par là qu'il devait commencer. On sait, en effet, que le suffrage universel, qui existe pour le Reichstag, assemblée des représentants de toute l'Allemagne, n'existe pas pour la Diète prussienne. Cette anomalie a fait couler des flots d'encre, prononcer des millions de discours, causé jadis des manifestations, — platoniques d'ailleurs, et qui n'ont jamais inquiété le gouvernement.

Il semble, aujourd'hui, qu'à la faveur de la guerre, M. de Bethmann-Hollweg ait conçu le moyen de résoudre la contradiction. Oh ! ce n'est pas la solution la plus simple, celle qui venait à l'esprit des naïfs. Il n'apportera pas, de lui en blanc, le suffrage universel aux électeurs de la Diète prussienne. Autant qu'on peut voir clair dans ses ténébreux calculs, il songerait à établir un niveau commun entre le Reichstag et le Landtag, mais en reprenant à l'une de ces assemblées ce qu'il accorderait à l'autre.

Bismarck avait toujours dit qu'il n'avait donné le suffrage universel aux Allemands franchement unis de 1871, que par opportunité. Il s'était réservé de le supprimer ou de le restreindre quand il jugerait le moment venu. M. de Bethmann-Hollweg paraît vouloir se faire l'exécuteur de cette pensée. Il s'agit d'instituer le suffrage plural pour le Reichstag et pour le Landtag au bénéfice de ceux des électeurs qui auront pris part à la guerre et de qui l'on attend un patriotisme et un loyalisme accrus. C'est au moins une idée qui est dans l'air, comme l'indiquent plusieurs déclarations, entre autres celle du député Kanrow, et plusieurs polémiques de presse.

L'idée pourra subir plus d'un changement en cours de route, mais on peut remarquer déjà que le chancelier se comporte, en somme, dans cette affaire comme dans celle des annexions. Il se sépare des conservateurs extrêmes pour déplacer le centre de gravité de la politique et reporter progressivement vers la droite le programme de la gauche. C'est toujours la même manœuvre de détournement et de captation qui désarme et qui débilite, en Allemagne, les partis progressistes et la social-démocratie. Ainsi déjà, après 1870, les libéraux étaient devenus des nationaux-libéraux. Qu'on ne compte pas sur le « nouveau cours » pour modifier les institutions de l'Allemagne des Hohenzollern, ni surtout leur esprit ! Jacques Bainville

UN CINQUIÈME EMPRUNT ALLEMAND

BERNE, 14 août. — Selon les Dernières Nouvelles de Leipzig, le cinquième emprunt allemand sera un emprunt à 5 0/0. Probablement qu'un nouveau type d'emprunt sera émis en même temps, qui rapportera un plus faible intérêt, mais qui sera remboursable à volonté, afin que les industriels qui souscriront à cet emprunt puissent rentrer en possession de leurs fonds à la fin de la guerre.

LES ITALIENS sur le Carso

ROME, 13 août. — Malgré l'envoi de renforts austro-hongrois contre les troupes italiennes victorieuses, la marche en avant de l'armée du duc d'Aoste continue avec énergie. On a, d'ailleurs, bon espoir que ces unités envoyées par le général Boroévitch sur le Carso seront insuffisantes pour combler les vides faits par la bataille.

Il est peut-être un peu tôt pour déduire, des premières conquêtes, quelles peuvent être les intentions du général Cadorna. Cependant, il est bon de se souvenir dès maintenant qu'à l'extrême droite italienne se trouve la mer dont les Alliés ont la maîtrise, qu'une manœuvre vers cette partie du front peut précéder un enveloppement stratégique et qu'enfin c'est dans la direction où le duc d'Aoste chasse l'ennemi que Trieste attend la délivrance déjà apportée à Gorizia.

Le haut commandement austro-hongrois semble s'être parfaitement rendu compte de la direction où il est menacé actuellement, car des nouvelles parvenues de Suisse affirment que des travaux fébriles de fortifications sont accomplis nuit et jour autour de Trieste.

Une à une, les dernières défenses du Carso tombent sous la poussée italienne et le moment paraît peu éloigné où, sur cette partie du front, on lutera, non plus contre de la terre, mais contre l'armée austro-hongroise non abritée derrière des ouvrages.

Trieste apprend la prise de Gorizia

ROME, 14 août. — On apprend, de source sûre, que la nouvelle de la chute de Gorizia n'arriva à Trieste que de 11 heures par une voie inconnue que les recherches de la police ne sont pas encore parvenues à découvrir. La nouvelle se répandit rapidement dans la ville et produisit une sensation énorme. Un inconnu arbora sur une maison abandonnée un drapeau italien avec l'inscription suivante : « Vive Gorizia libérée ! »

Le commandement militaire vient de faire entreprendre immédiatement des travaux de fortifications aux environs de la ville. Vendredi matin, les bureaux ont reçu de Vienne par télégraphe l'ordre de se transporter ailleurs. La police, renforcée par des soldats territoriaux, redouble de surveillance.

LE BOMBARDEMENT DE TOLMINO

Les Autrichiens commencent à évacuer la ville

LONDRES, 11 août. — Suivant des informations venues de Rome la bataille se poursuit avec acharnement dans le secteur au nord de Plava.

Les opérations se poursuivent victorieusement sur l'Isonzo. Les Italiens bombardent sans arrêt la ville de Tolmino dont ils ont déjà atteint les faubourgs. Ils continuent d'avancer malgré la résistance de l'ennemi et les Autrichiens, prévoyant la chute probable de la ville, en ont commencé l'évacuation.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

DOUX PROJETS...

La lecture des journaux allemands, durant ce mois d'août 1916, est chose vraiment bien agréable. Il y a un an, à pareille époque, ils triomphaient, o combien ! Ils triomphaient tellement qu'ils en oubliaient leur ton ordinaire, qui est rogue, brutal, narquois et insultant. Il y a un an, la France n'était pas « le principal ennemi ». Elle s'était trompée en marchant contre la sacro-sainte Germanie ; on voulait lui faire payer son erreur, mais on lui adressait des remontrances sur un ton de reproche presque badin. La Russie ne pourrait tenir le coup devant l'irrésistible Hindenburg qui a trouvé le moyen de surpasser le légendaire invalide à tête de bois, puisqu'il est en bois tout entier. Elle aussi, on l'admonestait, comme fait un vainqueur dans un match de boxe, quand il aide les soigneurs à élever celui qu'il vient de mettre knock out. L'Angleterre seule avait gardé le privilège d'être copieusement menacée et injuriée sur toute la ligne.

Une année s'est écoulée. Verdun est devenu le tombeau de l'armée du kronprinz et des espérances prussiennes.

Alors, il faut lire les journaux allemands. Connaissez-vous des tigres enragés ? Non, sans doute, et moi non plus, mais sans faire un fatigant effort d'imagination, on peut deviner ce que vaut un tigre enragé : c'est positivement la presse allemande. Ah ! les Russes sont vainqueurs ? Eh bien ! s'il le faut, on empoisonnera les rivières. La chimie allemande permet cela ! Ah ! on n'a pas pris Verdun ? Attention aux zeppelins tout neufs qui jeteront des bombes empoisonnées ! Ah ! l'attaque de la Somme prouve l'allant et la force des Français et des Anglais ? On va perfectionner les gaz asphyxiants et les obus lacrymogènes, et les liquides enflammés ! Et gare les avions, gare les canons, gare toute l'Allemagne en colère, parce qu'on lui fait payer cherement ses attitudes au lieu de lui dire : « Entrez donc, vous êtes chez vous ! »

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'adore les voir dans un tel état, parce que : 1° ça ne me fait pas peur du tout, et ça ne fait peur à personne ; 2° cela correspond à une mentalité désespérée, qui nous a été annoncée de tout temps par les Allemands, quand on leur disait qu'ils ne seraient pas vainqueurs.

En effet, toujours, ils nous ont affirmé ceci : si l'Europe se coalise contre nous ; si, malgré la perfection de notre outillage et de notre organisation, nous ne parvenons pas à dominer les autres nations, nous ferons des choses incroyables. On ne sait pas ce que nous ferons, mais ce sera terrible. Nous périrons, mais les autres avec nous ! Il faudra nous subir ou mourir ! Sachez-le bien... »

Ne nous frappons pas. C'est de la littérature bouche : constatons tranquillement que leur presse en arrive à parler des moyens désespérés... Ah ! que cela est donc amusant !...

L'Inconnu.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.



Une tranchée italienne sur une hauteur du Carso.

LA PRESSION ITALIENNE SUR LE CARSO



FANTASSINS ITALIENS, COIFFÉS DU CASQUE, AU MOMENT DE L'ATTAQUE



GRENADIERS ITALIENS DANS UNE TRANCÉE DE PREMIÈRE LIGNE



UNE ESCADRILLE D'AVIONS SUR LE FRONT

En s'emparant des hauteurs qui dominant Monfalcone, en franchissant la Vallone dans toute sa longueur, en occupant la crête de Nadlingem, sur les bords du Carso, en débusquant successivement les Autrichiens de toutes les positions qu'ils occupent au nord-est et à l'est de Gorizia, nos alliés italiens ont porté aux empires du centre un coup de bélier terrible. Et la brèche qu'ils ont ouverte là, dans le flanc de l'adversaire, s'agrandit chaque jour.

DERNIÈRE HEURE

LES AUSTRO-ALLEMANDS tentent de réagir

Mais toutes leurs contre-attaques n'arrêtent pas la progression des Russes

PÉTROGRAD, 14 août. — Communiqué de l'après-midi du grand quartier général :

Près du bourg Simiacka, une bombe a été lancée d'un aéroplane allemand sur un de nos lazarets, un médecin et deux soldats ont été tués, et deux autres blessés.

Vers le sud du bourg Stobykhov, le 13 août, à 6 heures du soir, l'ennemi a attaqué nos éléments sur la rive occidentale du Stekhod ; il a été rejeté par notre contre-attaque.

Sur le Verkhni-Sereth, nous progressons toujours ; l'ennemi reculant à l'ouest, a occupé une position fortifiée de laquelle, par un feu énergique d'artillerie, il a tenté d'empêcher notre offensive.

Dans la région de la Serechna, de la Strypa et du Koropetz, nos troupes, continuant la poursuite, ont atteint vers l'ouest, et, abordant Zolotia-Lipa, près de Zavalona et Koropetz, se sont approchées de la rive nord du fleuve Dniester.

Près de Mariampol, l'offensive ennemie, commencée sur plusieurs points dans les forêts des Karpathe, dans la région de Zarembo, Talotchory et Kirlibaby, a été rejetée par nous.

FRONT DU CAUCASE

Sur le lac de Van, notre escadrille a canonné les positions ennemies situées sur la côte sud-ouest du lac et a forcé l'ennemi à reculer.

EN PERSE

Vers le nord de Sakize, nos troupes se sont emparées de quelques positions ennemies.

Vers le nord, l'offensive de Tetres continue ; nos automobiles blindées ont fonctionné avec beaucoup de succès le 16 août dans la zone de cette ville.

NOUVEAU SUCCÈS ITALIEN

Nos alliés enlèvent une forte ligne de tranchées autrichiennes

ROME, 14 août. — Commandement suprême :

Sur le Carso, la vigoureuse pression de nos troupes a continué pendant la journée d'hier.

A l'est de Rad-Loyem (cote 212) une autre forte ligne de tranchées ennemies a été défoncée. Nous y avons capturé 200 prisonniers dont douze officiers.

Dans la zone de Gorizia, duel d'artillerie.

L'ennemi a lancé quelques obus sur la ville, et sur le pont de l'Isone.

Le long du reste du front on signale de petites rencontres sur les pentes de la Punta-Forame (Rio-Felizon-Boite), et à la tête de Gio-Castano (Boite), ainsi que sur les pentes du mont Ciovrone (vallée de Sugana).

L'ennemi a été partout repoussé, et nous avons fait une cinquantaine de prisonniers.

L'artillerie ennemie a bombardé, hier, quelques localités dans la haute vallée du Chiaro et de Cordevole ; elle a été réduite au silence par nos batteries.

La nuit précédente, des aéroplanes ennemis ont lancé des bombes sur Monfalcone, et sur d'autres localités de l'Isone inférieur.

Il n'y a ni victimes, ni dégâts.

Communiqué britannique

LONDRES, 14 août, 21 h. 30. — La situation demeure sans changement sur l'ensemble du front britannique. Bombardement accoutumé de nos lignes où les Allemands ont pris pour objectifs principaux le bois de Mametz, Pozières, Arras et nos tranchées au nord de la route de Bierstraete-Wytschaste.

A l'ouest de Pozières, une attaque à la grenade nous a permis de nous emparer d'une mitrailleuse et de quelques prisonniers.

L'ennemi a fait exploser à l'ouest de la ferme de La Folie une mine qui a causé des dégâts sans importance.

Notre aviation a prêté hier un utile concours à l'artillerie et à l'infanterie. Elle a également effectué plusieurs bombardements et trois attaques contre un aéroplane allemand. Un de nos appareils n'est pas rentré.

LA CONQUÊTE de l'Afrique orientale

La dernière phase des opérations anglo-belges.

LONDRES, 14 août. (Communiqué du War-Office.) — Depuis sa défaite, le 24 juin, sur la rive Lukigara, à 40 milles au sud de Mandeni, le corps principal de l'ennemi occupait une partie fertile, très boisée et abondamment pourvue des montagnes de Nguru. De forts détachements étaient en contact avec les troupes du major-général Van Deventer au sud et au sud-ouest de Konde-Isangi. Des détachements de moindre importance étaient en contact avec les colonnes belges et nos forces au sud et au sud-ouest du lac Victoria faisaient face au brigadier-général Northey, au sud d'Iringa.

Le 5 août, les forces commandées par le lieutenant-général Smuts recommencèrent un mouvement combiné en avant de la rivière Lukigara. Un fort détachement monté commença un large mouvement enveloppant par le nord et le nord-ouest des montagnes de Nguru, terminé par la traversée du centre de la chaîne même, et déboucha le 8 août à la mission de Mhonda, au-dessus de la vallée de Mjondia.

Cette marche de plus de 50 milles fut une opération particulièrement ardue, à travers une brousse épaisse et une contrée sauvage, car il n'existe que des sentiers indigènes, impraticables à tout transport sur roues. En même temps, de forts détachements d'infanterie, sous les ordres du major-général Hoskins et des brigadiers-général Suckard et Brils, venant du Nord, s'avancèrent dans la vallée de Mjondia et vers l'est des collines de Kanga. Le 9 août, des combats acharnés s'engagèrent à Mhonda et à Malamondo, dans la vallée, tandis qu'une action de moins d'importance avait lieu à l'est des collines de Kanga.

Ces combats durèrent jusqu'au 11 août ; alors la résistance de l'ennemi à Malamondo fut brisée, et sa poursuite vers la partie inférieure de la vallée commença. Nos pertes étaient faibles.

Plus à l'ouest, le major-général Van Deventer, après avoir occupé Kilmatande, Dodoma et Kilombo sur le Central Railway, avança vers l'est par Kwa-Nyanga, sur la route principale de Mpanza et le 11 au soir se heurta à l'ennemi dans une forte position au défilé de Tschungu, à 16 milles à l'ouest de Mpanza. Après une nuit entière de combat, l'ennemi fut rejeté dans la direction de Nguru, poursuivi par toutes nos forces. Les pertes ennemies, au cours de toutes ces actions, ont été relativement fortes.

Celles de nos colonnes qui, sous le commandement du brigadier-général Northey, ont infligé de graves pertes à l'ennemi à Malangeli, s'approchent maintenant d'Iringa et pourrissent quelques détachements ennemis de moindre importance dans la direction de Lupemba, sur le lac Tanganyika.

Nos troupes de Rhodésie, combinant leur mouvement avec notre flottille, ont occupé l'île de Kikaroté, à 26 milles au nord-ouest de Bismarckburg et Kate, sur la route qui, partant de Bismarckburg suit la rive orientale du lac.

Des forces belges ont occupé Karama, à 50 milles au nord de Karama. Au sud du lac Victoria, des colonnes anglaises et belges talonnent l'ennemi sur les routes menant à Tabora, et il semble que les pertes allemandes, en soldats européens et indigènes, au cours des combats soutenus par l'ennemi contre les forces du colonel Molter, à Diababika, sur la route Bismarckburg-Matibila, entre le 3 et le 4 juillet, aient été particulièrement lourdes.

Les entretiens du comte Romanones

Le premier ministre espagnol a également reçu les ministres de France, d'Italie et de Portugal.

Nous avons publié, page 3, une dépêche relatant que l'ambassadeur d'Autriche, rendant visite au comte de Romanones, président du conseil espagnol, avait eu avec celui-ci un long entretien.

Nous avons reçu, dans la soirée, la dépêche suivante :

SAINT-SÉBASTIEN, 14 août. — M. de Romanones a conféré avec les ambassadeurs de France et d'Italie et le ministre du Portugal.

M. de Romanones a invité le ministre d'Espagne à Lisbonne à venir s'entretenir avec lui.

Situation hebdomadaire du 6 au 13 août 1916

Région de la Somme

Au nord de la Somme, la semaine a été marquée par plusieurs attaques françaises brillamment exécutées et qui nous ont valu des gains importants. Le 7 et le 8 août, sur un front de six kilomètres et demi environ, depuis le nord de Maurepas jusqu'à la Somme, nous avons porté notre ligne sur les pentes Ouest et Sud de Maurepas et à l'est de Hem jusqu'à la voie ferrée. Au nord d'Hardecourt, notre gauche, en liaison avec les Anglais, a progressé sur les pentes du ravin (cote 129, cote 81).

Le 9 août, nous repoussons des contre-attaques allemandes sur les tranchées que nous avions conquises au sud de Maurepas en infligeant de grosses pertes à l'ennemi.

Le 11 août, nous nous emparons de deux boyaux et d'une carrière au nord-ouest du Bois de Hem, où l'ennemi était parvenu à se maintenir.

Le 12 août, sur le même front de six kilomètres et demi, nous attaquons la troisième position allemande que nous enlevons en entier sur une profondeur de six cents à mille mètres. Nos troupes s'établissent sur les pentes Sud de la cote 109, le long de la route Maurepas à Cléry et sur la crête à l'ouest de Cléry. La majeure partie du village de Maurepas est en même temps occupée par nous. Toutes les contre-attaques lancées par les Allemands sont arrêtées par nos feux.

Le nombre des prisonniers valides que nous avons faits au nord de la Somme au cours de ces actions dépasse deux mille. Nous avons capturé soixante-dix mitrailleuses.

Au sud de la Somme, notre artillerie s'est montrée très active dans la région de Libons et de Chaulnes où un coup de main exécuté par les Allemands a complètement échoué.

Région de Verdun

Les réactions amenées par notre avance dans le secteur Thiaumont-Fleury se sont prolongées toute la semaine, particulièrement violentes les 6, 7 et 8 août ; ce dernier jour nos troupes, après avoir brisé toutes les attaques allemandes, ont enlevé plusieurs tranchées et reconstruit l'ouvrage de Thiaumont. Au cours de nouvelles contre-attaques exécutées dans la nuit du 8 au 9, l'ennemi a réussi seulement à reconstruire l'ouvrage qui changeait de mains une fois de plus.

Le 7 août, nous avons repoussé une forte attaque sur le bois de Vaux-Chapitre et le 8 août nous avons réussi à enlever une ligne et sur certains points deux lignes de tranchées allemandes dans ce bois, ainsi que dans le bois Chamois.

Prisonniers faits dans ce secteur : environ six cents. Une douzaine de mitrailleuses sont restées entre nos mains.

LES DÉPUTÉS ANGLAIS

verront-ils

leur mandat prolongé ?

La Chambre des Communes discute la question

LONDRES, 14 août. — A la Chambre des communes, le premier ministre, à la fin de la partie de la séance réservée aux questions parlementaires, se lève pour faire la déclaration qu'on attendait sur la prolongation des pouvoirs du Parlement et la révision des listes électorales.

M. Asquith soumet à la Chambre un projet de loi suivant lequel le Parlement actuel dont le mandat doit expirer le 26 septembre prochain verrait ses pouvoirs prolongés jusqu'au 31 mai 1917. C'est donc une seconde prolongation de huit mois que le Gouvernement propose à la Chambre. Un projet de loi distinct sera soumis demain relativement aux listes électorales.

« Il n'est pas possible au moment, dit M. Asquith, d'instituer autre chose qu'un régime de fait. Le Gouvernement n'a pas l'intention de demander au Parlement de modifier les conditions actuelles du suffrage. La solution provisoire que le Gouvernement propose est déjà extrêmement difficile à réaliser. Des mesures seront prises pour que les ouvriers des munitions qui ont dû changer de domicile ne soient pas, de ce fait, privés de leur droit de vote. Quand à recueillir le vote de tous les citoyens britanniques qui sont en ce moment sous les armes, c'est une question d'une difficulté insurmontable. Les autorités militaires voient les plus sérieuses objections à l'extension aux troupes de la franchise électorale. »

SUCCÈS GRANDISSANT DE LA MANŒUVRE RUSSE -- L'ARMÉE BOTHMER EN RETRAITE SUR LEMBERG



UN RÉGIMENT RUSSE TRAVERSE
UN VILLAGE DE BUKOVINE, QUI VIENT D'ÊTRE CONQUIS



UNE HALTE SUR LA ROUTE DE STANISLAU



LE GÉNÉRAL BROUSSILOFF



CAVALIERS AUTRICHIENS EN RETRAITE, DEMANDANT DES RENSEIGNEMENTS A DES PAYSANS



UNE CUISINE DE COSAQUES PRÈS DU FRONT

84.000 prisonniers, dont plus de 1.700 officiers, 68 canons, 275 mitrailleuses, un butin extrêmement important : tel est le bilan des victoires remportées du 1^{er} au 11 août par les trois armées russes de Galicie. Sur toute l'étendue du front Broussiloff, nos alliés poursuivent, avec une magnifique vigueur, un mouvement en avant dont la conséquence est de redresser, en ligne presque abso-

lument rigide aujourd'hui, un front d'attaque ayant pour objectif Lemberg. La seule armée austro-allemande qui jusqu'ici avait résisté sur ses positions hivernales — l'armée Bothmer — vient de se décider à la retraite, énergiquement poursuivie par les op-

niâtres éléments de l'armée Tcherhatheff.

LES COMBATS SUR LA SOMME

Après la contre-attaque

(Extrait du carnet de route d'un de nos collaborateurs)

...Pen à peu le brouillard se fait moins opaque, le sol paraît plus brun. On commence à discerner les bords irréguliers des trous d'obus jusqu'à une vingtaine de mètres.

Des Boches survivants, certains ont dû regagner précipitamment leurs lignes, d'autres, trop près de notre tranchée, se sont tapés dans les chemineaux.

En tendant l'oreille, on perçoit des voix de temps à autre, des gémissements de blessés.

Mon chef de section survient avec une bouteille de « gnôle ».

— C'est bien les Gars ! C'est très bien ! Un peu de « moral » ?

Nous tendons nos quarts.

Des brancardiers passent. Ils portent un sergent, un brave garçon avec lequel je jouais au football l'hiver dernier. Ses deux jambes ne forment plus qu'une bouillie atroce. Il va mourir en route. Nos yeux se croisent et, me reconnaissant, il dit d'une voix faible :

— Je suis foutu...

Je veux protester, mais l'épouvantable vision me fait demeurer stupide.

Alors il profère ces deux mots :

— Bonne chance !

N'est-ce pas admirable ?

— Camarades, rendez-vous... N'ayez pas peur, nous ne tirons pas !

C'est notre sergent adjoint qui, le torse au-dessus du talus essaye de convaincre les Boches dissimulés que c'est là la plus sage détermination qu'ils puissent prendre.

L'un d'eux répond en un français très pur :

— Non, vous, venez avec nous !

Nous restons médusés de tant d'audace ! Pour toute réponse, nous nous saisissons de grenades — de grenades boches dont nous avons trouvées des caisses entières — et les lançons rageusement dans la direction de la voix.

Le jour, une matinée radieuse d'été pleine de chants d'oiseaux. Maintenant que le brouillard est dissipé, que la lumière blonde du soleil inonde la plaine, il me semble avoir vécu des heures irréelles. J'ai l'impression de sortir d'un étrange cauchemar.

L'après-midi c'est la cueillette des prisonniers par nos patrouilles. Prisonniers exténués, mourant de soif. Nous obtenons quelques aveux intéressants. Ils ont attaqué avec un effectif de trois compagnies et notre tir fut très meurtrier. Beaucoup de morts. On leur avait dit qu'ils n'avaient qu'à avancer, que les Français ne demandaient qu'à se rendre ! Certes, notre accueil n'était pas celui escompté !

Des Boches quittent leurs trous d'obus, essayant de regagner leurs lignes à la faveur du crépuscule. Nous leur disons bonsoir avec des balles.

J. François-Oswald.

Les crimes allemands dans le Nord

Les autorités germaniques contraignent les populations civiles à des travaux militaires

AMSTERDAM, 14 août. — On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au *Tel-graaf*, d'Amsterdam :

« Par ordre de l'autorité allemande, les habitants résidant encore à Péronne ont dû quitter la ville et ils ont été répartis entre les communes du nord de la France. Des milliers de Russes ont été mis au travail derrière le front dans le nord de la France. Ces prisonniers, dont le nombre s'est sensiblement accru au cours de ces dernières semaines, doivent creuser des tranchées, tendre des fils de fer barbelés, réparer les routes et chemins de fer, en particulier derrière le front de la Somme et dans les environs d'Atrecht et de Douai.

« Les Allemands obligent, par la famine, les ouvriers de l'arsenal de Luttre à travailler à la réparation des locomotives et d'autre matériel de chemin de fer. A l'usine de la Providence, à Marchienne, ainsi que dans d'autres usines du bassin de la Sambre, les Allemands obligent les ouvriers à travailler nuit et jour pour fabriquer du fil de fer barbelé.

« Il y a trois semaines, des centaines de civils de Lille ont encore été expulsés et répartis entre les communes dans les Ardennes ou déportés en Allemagne pour y exécuter des travaux agricoles.

« Les mêmes scènes émouvantes se sont produites que pendant la semaine de Pâques. Le dernier communiqué de l'agence Wolff, faisant prévoir que de nouvelles expulsions auraient lieu prochainement, cachait donc que celles-ci avaient déjà eu lieu en réalité. »

LES AUTRICHIENS sont bien des « Boches » eux aussi !

Ils se conduisent exactement comme les soldats du kaiser.

ROME, 14 août. — L'agence Stefani publie la note suivante :

« Le commandement suprême autrichien a notifié au commandement suprême italien, par l'organe d'un parlementaire, un ordre à l'armée dans lequel il ordonnait de passer par les armes nos soldats trouvés éventuellement porteurs de cartouches explosives ou habillés d'uniformes autrichiens.

« En présence d'une telle effronterie et de la tentative de nous attribuer de telles méthodes par nous inconnues, faite de mauvaise foi par un ennemi qui, au contraire, est lui-même coupable d'innombrables violations des lois de la guerre et contre lequel nos dénonciations et nos protestations sont restées vaines, le commandement suprême italien a envoyé à l'armée l'ordre du jour suivant :

« Depuis le commencement de la guerre, on me signale, de divers commandements, de nombreuses et graves violations des lois et usages de la guerre commises par l'ennemi : son usage de projectiles explosifs ou de balles dum-dum de fabrication certaine de la part de l'ennemi, le pillage et l'incendie des lieux habités, le déshabillage et l'outrage des cadavres de nos militaires, la capture de nos brancardiers, des médecins et aumôniers occupés à leurs pieux offices de recueillir les blessés et d'ensevelir les morts, l'emploi de nos uniformes, la simulation de reddition par la levée des mains et des cris faux, l'achèvement par coups de massue à pointe de fer de nos militaires trouvés blessés ou évanouis, et leurs tir dirigés sur nos ambulances, sections de santé ou hôpitaux de camp.

« Puisque, soit par des protestations formulées par ces commandements, par les bulletins de guerre et les communiqués officiels, soit par les dénonciations adressées au Comité international de la Croix-Rouge de Genève, toutes ces démarches sont restées vaines, ordonne que tous les militaires ennemis de tout grade, qui seraient trouvés porteurs de balles explosives ou à déformation, ou de toute façon déformées artificiellement, ou habillés de nos uniformes ou qui seraient surpris commettant quelques-unes des violations précédemment citées, seront immédiatement passés par les armes.

« De ce fait, il sera chaque fois envoyé un rapport par la voie hiérarchique.

« Le chef d'état-major : (Signé) : CADORNA. »

Les innombrables constatations de violations des lois et usages de la guerre, commises avec une infâme insistance par l'ennemi depuis le commencement de la guerre jusqu'à aujourd'hui, ont déterminé le commandement suprême italien à porter cet ordre du jour à la connaissance du commandement autrichien par la voie de la presse neutre, au lieu de son envoi direct par un parlementaire, pour éviter que l'ennemi pût ne pas en respecter l'inviolabilité comme cela est déjà arrivé.

Les faits auxquels le général Cadorna fait allusion dans son ordre ci-dessus sont confirmés par un témoin oculaire d'une incontestable autorité, lord Northcliff, propriétaire de plusieurs grands journaux anglais, qui, du front de l'Isongo, écrit au *Times* :

A Doberdo, les Autrichiens ont pendu des prisonniers russes qui étaient employés à construire des routes; des blessés italiens ont été mutilés. Les Autrichiens haïssent les Italiens, mais leur brutale conduite suscite la fureur des camarades des victimes de leur férocité.

Les arrestations continuent en Belgique

MAESTRICHT, 14 août. — On mande de Gand aux *Nouvelles de Maestricht* :

« Les Allemands ont procédé ici à l'arrestation en masse de 70 femmes. Toutes ont été incarcérées dans la prison de la Coupure, sous la prétexte d'avoir reçu, par une poste clandestine, des lettres de leur mari ou de leur fils. On croit à Gand à la dénonciation d'un espion et la méfiance dont les habitants font preuve s'en est déjà accrue. »

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 10 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

EN VUE DE REPRESAILLES

Il faut que les Alliés mettent en commun leurs prisonniers

On sait que nos soldats prisonniers en Allemagne sont victimes de sévérités systématiques qui vont jusqu'aux plus cruelles méthodes dites de représailles. Du mauvais régime au mauvais traitement, on leur inflige les pires souffrances physiques et morales. C'est ainsi que, d'après notre confrère *La Liberté*, on a retiré des camps ordinaires tous les prisonniers appartenant aux classes intellectuelles, tous ceux qui exerçaient avant la guerre des professions libérales ou s'y préparaient laborieusement. « 35.000 prisonniers français ont été depuis le commencement d'avril, répartis dans la région courlandaise, située au sud de Riga. Ceux qui parlaient allemand dans la Russie envahie travaillaient à proximité du front, condamnés à la plus dure besogne dans les marais qui couvrent toute cette région, et là, ils devaient rester, sans correspondance avec leurs familles et sans qu'il leur fût permis de recevoir des colis de France jusqu'à ce que le gouvernement de la République ait décidé de retirer tous les prisonniers allemands internés au Maroc » où ils sont gardés par des noirs. »

Ce que fut le voyage, on le sait maintenant par les récits et le témoignage de prisonniers qui sont actuellement soignés dans l'Oberland bernois. Ceux qui étaient désignés avaient : la plus superbe allure, malgré tout. C'est que le courage français reste le même en toute circonstance.

« Ils furent parqués dans des wagons à bestiaux, serrés de telle sorte qu'il leur était impossible de s'asseoir. Pendant trois jours, ils voyageront ainsi, n'ayant à manger que la maigre ration de pain d'os moulus et de pommes de terre qu'on leur avait distribuée ; et, quand ils descendirent de wagons, brisés de fatigue, ils durent, après un repos de quelques heures, commencer les marches épuisantes qui devaient les conduire à destination. Ils firent ainsi de 180 à 200 kilomètres à pied, par étapes de 30 à 35 kilomètres dans les terrains boueux de Courlande, surcomant sous le poids du sac, alourdi encore par les deux couvertures qu'on leur avait fait emporter, frappés à coups de crosse dès qu'ils ralentissaient le pas. »

Le travail fut organisé à l'allemande. « Les uns durent, dans l'eau jusqu'au ventre, travailler à l'extraction de la tourbe. » Ils sont astreints à ce supplice pendant douze ou quatorze heures par jour. « Au moindre ralentissement dans le travail, les coups de crosse ou de plat de battonnette pleuvent. » Les autres sont occupés à usiner la tourbe extraite, en briquettes.

« Il faut suppléer au manque d'outillage ou au matériel insuffisant par un travail de forçat qui dure de l'aube au coucher du soleil, sans cesse ni trêve, avec de courtes haltes de quelques minutes consacrées aux repas.

« Les derniers, enfin, construisent des routes dans les marécages, routes destinées aux charriots d'approvisionnement de l'armée allemande, aux transports des convois de munitions, de l'artillerie. »

On se rend compte que nos prisonniers sont de plus en plus de véritables otages. Ce système rend les représailles nécessaires. Nous avons hésité jusqu'ici pour des raisons d'humanité d'abord.

Ensuite parce que les prisonniers français en Allemagne sont plus nombreux que les prisonniers allemands en France. Sans doute, depuis un certain nombre de mois, nous faisons plus de prisonniers que nos ennemis. Néanmoins, l'avance que, sur ce point, ils avaient prise au début de la campagne, n'est pas encore comblée.

Mais rien n'est plus simple que de nous assurer, là encore, la supériorité numérique. Puisque les Alliés ont tout mis en commun, leurs troupes, leurs munitions, leurs finances, leurs sacrifices et leurs espoirs, pourquoi ne mettraient-ils pas aussi leurs otages en commun ?

Le chiffre des prisonniers que nous avons en France pourrait être élevé spontanément autant que nous le désirons. La Russie par exemple pourrait nous en envoyer deux cent mille. Les transports ne risqueraient que peu de chose, n'est-ce pas ?

Mais il n'est même pas nécessaire que le transfert se fasse. Il est en effet tout aussi efficace — et beaucoup plus commode — de prendre en commun des décisions qui seront appliquées en Russie et en Angleterre aussi rigoureusement que chez nous... jusqu'au jour où les Allemands comprendront enfin qu'ils ne peuvent rien entreprendre contre les nôtres que nous ne soyons à même de leur rendre immédiatement au double.

Il suffit donc que la France, la Russie, l'Angleterre et l'Italie se mettent d'accord.

Nous nous refusons à croire que cela soit difficile.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'enseignement du bonheur

Je peux vous dire que c'était à Paris. Je peux vous dire également que c'était dans un immense magasin d'approvisionnements pour l'armée; mais, je ne peux pas vous dire de quelle nature étaient ces approvisionnements. La censure s'y opposerait...

Et peu importe, puisqu'il suffit que vous sachiez que l'auxi Paul Jançois était en train de décharger des sacs très lourds que venait d'amener dans la cour une auto considérable, et qu'une fois les sacs très lourds posés en équilibre sur une épaule, Paul Jançois devait les porter tout au fond d'un hangar immense et les placer sur une pile d'autres sacs semblables.

Jançois continuait ainsi depuis deux heures, et il avait chaud. L'auto vidée et repartie, notre homme alla s'écrouler au pied d'un mur dont l'ombre bienfaisante l'attirait depuis longtemps et il s'y rencontra avec son camarade Charroux, un grand gaillard plus très jeune, mais aux muscles de fer, qui avait chaud lui aussi bien certainement, mais qui ne paraissait pas fatigué. En voyant Jançois éponger sa face ruisselante, Charroux fut pris de pitié :

— Vois-tu, mon vieux, c'est que tu ne sais pas t'y prendre.

— Comment, je ne sais pas m'y prendre! Mais il n'y a pas deux façons!

— Y en a deux comme dans tout, Jançois, y a la bonne et la mauvaise. Puisque te v'là crevé pour avoir porté une douzaine de sacs, c'est que ta façon est mauvaise. Tiens!... j'te regardais t'ra l'heure... j'l'avais d'avant moi!... Eh bien! tu donnes beaucoup trop de force... tu t'raidis... On dirait que tu vas avoir la crampe! Au lieu que, si tu me regardes, tu peux voir que j'laisse aller; je m'place bien d'équerre sous la charge... et en avant, tout doucement... sans effort, quoi!...

Jançois se mit à rire :

— Non... mais, Charroux, tu en as de bonnes! Qu'est-ce que tu fais, toi, dans le civil?

— J'suis livreur chez Dubanel, le marchand de charbons!

— J'allais le dire!

— Si tu l'avais dit, Jançois, t'aurais tout d'même causé comme une gourde! Moi j'te répète qu'il n'y a qu'à la façon qui compte et qu'tu n'as pas la bonne!... A propos, dis donc, Jançois, j'ai reçu un mandat, mon vieux... j'm'en vais t'rendre tes quarante sous de l'autre jour.

— Je veux bien, répondit Jançois avec un sourire, mais ça n'est pas pressé!

— Si, si!... tu sais, j'aime pas ces dettes-là.

— Soit, mais ne te gêne pas si tu as besoin de moi un autre jour, hein?... Ça me fait plaisir de te rendre service quand je peux. Et Jançois mit négligemment l'argent dans sa poche.

La journée finie, après avoir déchargé plusieurs automobiles, Jançois a gagné la rue. Pourvu qu'il réponde à l'appel du matin, à 6 h. 1/2, il a la permission de coucher chez lui. Le tramway l'y mène. Malgré son extrême fatigue, il reste sur la plate-forme, parce qu'à l'intérieur il y a des dames et que ce pauvre Jançois se trouve sale, poussiéreux, répugnant.

Il se cache; l'image de lui que lui renvoient les glaces des magasins lui fait honte.

Pourtant, il a sonné à sa porte. Une femme de chambre accorte et déléguée lui ouvre, et, tout de suite, le renseigne :

— Madame est au salon avec Mme Pampolle, Mme Filière et M. Clergin...

— Bien, bien!... dit Jançois, j'irai tout à l'heure! Mon bain avant tout!

Et il se précipite dans son cabinet de toilette.

Vingt minutes après, lavé, brossé, peigné et parfumé, il pénètre dans le salon :

— Vous me prendrez en pyjama, n'est-ce pas, mesdames... Je suis fourbu!...

Et ce sont des exclamations apitoyées :

— Pauvre ami!...

— Quel métier on vous fait faire!...

— Vous ne pouvez donc pas vous faire placer dans un bureau?

— Décharger des sacs toute la journée!...

Cependant la jolie Mme Jançois s'est empressée. Elle a approché de son « poilu » une petite table sur laquelle voisinent des brioches, un grand verre d'eau et une bouteille de Porto.

Un coup d'œil lui a suffi pour constater que son mari se porte bien; que la fatigue dont il se plaint

est une bonne fatigue. Depuis qu'il décharge des sacs, Jançois se couche harassé, mais le lendemain, à cinq heures, il se lève dispos, une chanson aux lèvres!

Rassurée, Mme Jançois retrouve ses deux amies et leur gentil papotage recommence. Clergin et l'auxiliaire causent, de leur côté.

— Pourquoi donc, cher ami, n'essayez-vous pas, comme le proposait Mme Pampolle tout à l'heure, de vous faire verser dans un bureau?...

— Jamais!... Jamais!... s'écria Jançois. Voyez-vous, mon cher Clergin, je grogne un peu comme ça, le soir, une fois mon service fini, mais je crois bien, tout de même, que je suis devenu le plus heureux des hommes! Un bureau? Noircir des papiers? Ah! que je suis mieux dans ma cour à porter mes sacs!... et que mes compagnons m'y plaisent!... Si vous connaissiez Charroux! Si vous connaissiez le cœur d'or de ce charbonnier et son bon sens et sa délicatesse! Voilà un gaillard qui est pauvre, qui a une femme et deux gosses; la guerre a bouleversé sa vie. Est-ce qu'il se plaint seulement? De temps en temps, il m'emprunte quelques sous... Jamais il n'a manqué de me les rendre, et je le laisse faire parce que j'ai souci de sa dignité. Mais, après la guerre, c'est moi que me chargera de son bonheur et de celui de ses petits!...

— Vous direz ce que vous voudrez, mon cher, mais un homme comme vous, un garçon riche, intelligent... Si on s'occupait un peu mieux des compétences...

— Zut aux compétences! dit Jançois en éclatant de rire. Je suis un colporteur très compétent, quoi qu'en dise Charroux; le métier me va!... Et voulez-vous savoir pourquoi je le bénis? C'est parce qu'il m'a appris bien des choses, allez!... C'est parce que, le soir venu, je suis empoigné par le formidable contraste... Pensez donc, cher ami! Là-bas l'effort, les charges, la besogne rebutante, dure, monotone... et ici, ma maison, mes domestiques, ma jolie aisance... Ah! Clergin, l'homme ne goûte son bonheur qu'au moment où il lui échappe! Mais quelle joie s'il le retrouve!... Eh bien! ce miracle s'accomplit pour moi tous les jours.

— Mon pauvre Jançois!...

— Ne me plaignez pas! Ne me plaignez pas! C'est seulement depuis que je porte mes sacs que je commence à comprendre... Ah! cher ami, les gens heureux sont souvent bien injustes!

Michel Sorbier.

L'ABAT-JOUR

C'est à ce bibelot parfois élégant qu'essaient de ressembler, orait-on, quelques femmes actuellement. Non contents de jeter sur leur chapeau cloche un voile parapluie rond qui flotte au vent, n'a pas grande utilité et, en tout cas, donne à la toilette un air apprêté qui n'est pas de mise pour le moment... les robes à volants, les pèlerines et collets de tous genres, les grands cols ronds accentuent encore cet aspect.



Robe de taffetas blond

Il n'est pas rare de voir actuellement des femmes habillées comme cette figurine. La robe est en taffetas, en tussor ou en toile avec une jupe à deux ou trois étages. Le collet est à une ou deux pèlerines en même tissu ou en organdi. Le chapeau est une petite cloche de feutre rose, champagne ou bleu lin avec un grand voile ramagé ou chenillé tombant en moustiquaire tout autour. Il y a dans l'ensemble une telle monotonie entre ces lignes parallèles qui courent la silhouette, la rendent lourde et sans élégance qu'il faut crier gare à celles qui ne font point attention à ce détail : il est pourtant extrêmement facile de bien s'habiller avec toutes les modes.

Jeanne Farmant.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Le louable programme de la "Ligue des Pays neutres"

LA HAYE, 14 août. — La Gazette de Hollande annonce que la Ligue des Pays neutres, dont on parlait depuis quelque temps, vient d'être constituée.

Elle se propose :

1° De défendre les principes du droit des gens dont l'application offre la plus haute garantie pour le maintien de l'indépendance des petits Etats et la reconnaissance de leurs intérêts légitimes;

2° De lutter avec persévérance contre toute visée, toute tentative d'hégémonie émanant d'une grande puissance — ceci en rapport avec la redoutable menace du militarisme prussien — et de s'opposer à toute attaque de grands Etats contre de petites nations;

3° De défendre les conventions et traités internationaux comme ceux qui ont été violés manifestement par l'Allemagne au cours de cette guerre (invasion, notamment, de la Belgique et du Luxembourg);

4° De s'opposer, dans tous les pays neutres, à toute tentative de puissance étrangère visant à l'extension de leur influence économique et qui s'accompagne d'une menace directe ou indirecte de recours à la violence — même en temps de paix — pourrait prendre le caractère d'une tentative d'annexion ou d'une préparation annexionniste, soit dans le domaine politique, soit sur le terrain économique. Et, en rapport avec cela, de s'opposer énergiquement à tout acte déloyal ou malhonnête dont les neutres pourraient être victimes dans le domaine commercial ou industriel.

5° D'encourager, autant que possible, par des conférences, par des cours, par la diffusion de brochures, par des articles et communications dans les journaux, revues, etc., les échanges d'idées, les efforts réciproques, afin de se mieux connaître, de se mieux comprendre, de mieux pouvoir suivre et apprécier le travail propre à chacun, et cela dans le plus grand nombre de domaines possible.

A ce programme *Excelsior* n'ajoutera qu'un mot.

La seule façon, pour les neutres, de l'appliquer — et de défendre notamment les conventions et traités internationaux, comme ceux qui ont été manifestement violés par l'Allemagne — n'est-elle pas précisément de cesser d'être neutres ?...

Faits divers

Le feu. — Un violent incendie s'est déclaré, la nuit dernière, vers 2 heures, dans une teinturerie située 15, avenue de Ségur.

Une fumée très épaisse et des flammes jaillissant des fenêtres du premier étage, où le feu avait pris naissance dans un local renfermant des toiles imperméables.

A l'arrivée des pompiers de la caserne de la rue du Vieux-Colombier, l'incendie avait déjà gagné le troisième étage et toute la partie gauche du bâtiment.

Ce n'est que vers 3 h. 1/2 que tout danger put être conjuré.

On ne signale, fort heureusement, aucun accident de personnes.

A 10 heures du matin, hier, un commencement d'incendie a détruit, 18, rue de la Mare, le matériel d'un fabricant d'abat-jour en papier.

L'action financière nécessaire

Les crédits de guerre que le Gouvernement anglais vient de demander au Parlement dépassent de beaucoup chacun de ceux qui lui avaient été accordés jusqu'ici.

Nous ne sommes pas seuls à faire des efforts financiers importants; comme nous, nos alliés comprennent que ces efforts sont de plus en plus nécessaires, car nous sommes à un tournant qui, dans l'histoire de cette guerre, fixera un point capital.

Ce qui se passe sur tous les fronts — au front occidental où des actions violentes se manifestent; au front oriental, où les Russes pressent si puissamment sur les armées allemandes et austro-hongroises; au front italien, où nos alliés continuent à repousser victorieusement l'ennemi héréditaire — démontre une unité de direction de la guerre très agissante.

A cette unité de direction militaire, nous devons toujours ajouter une action financière très efficace.

Avec plus d'entrain que jamais, fournissons au Trésor, au moyen des souscriptions de Bons et d'Obligations de la Défense Nationale, toutes les ressources dont il a besoin pour entretenir, renforcer constamment le matériel de nos admirables troupes; car il le faut supérieur à celui de l'ennemi.

Plus nous nous hâterons, moins grands seront les sacrifices que nos soldats auront à consentir pour libérer le territoire et vaincre!

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue des Deux Mondes*, notre collaborateur M. Jacques Bainville publie un très important article intitulé : « Quatre mois en Russie pendant la guerre. »

Nous en donnons ici un passage des plus curieux :

Je n'ai jamais eu l'impression que la Russie pouvait se définir le pays de l'inattendu autant que le jour du mois de février 1916 où l'empereur est venu à Paris avec la Douma. C'était un coup de théâtre, en effet : pour la première fois depuis que l'institution existe, le souverain paraissait au palais de Tauride. L'Assemblée, prorogée, puis convoquée de nouveau, revenait en session d'assez mauvaise humeur. Une heure à peine avant la séance de rentrée, le président était officiellement averti que Sa Majesté en personne allait venir. J'étais dans la salle des Pas-Perdus du palais jadis construit pour Potemkine, et où se réunissent aujourd'hui les représentants du peuple russe, lorsque cette nouvelle imprévue se répandit. Elle illumina aussitôt les visages, et si quelques démocrates notoires s'élipsèrent, ce fut pour aller revêtir la redingote qui leur paraissait convenir à la solennité de la circonstance. Bientôt, Nicolas II, sans apparat, en simple uniforme de campagne, avec une suite peu nombreuse, entra au milieu d'une double haie de députés dont beaucoup portaient la chemise paysanne et qui acclamaient avec enthousiasme le *Co-souffleur Impérial*. Pour le témoin étranger, il y avait là une inestimable manifestation de loyalisme et d'union nationale qui détruisait les spéculations intéressées que l'ennemi de Berlin fondait de longue date sur les divisions de la Russie. On lisait la satisfaction du patriotisme sur le visage rayonnant du président Rodzianko qui, dans son incarnation nouvelle, garde sa belle préférence de colonel de cavalerie. Quelques instants plus tard, l'assistance entière s'agenouillait, priait avec les prêtres devant les saints images, pour le tsar, pour la famille impériale, pour la Russie, remerciait Dieu pour les succès que les armées russes venaient, peu de jours auparavant, de remporter sur les Turcs. La voix puissante du président de la Douma dominait les autres, dominait le ton à ce chœur des classes et des partis. Et ce qui frappait peut-être le plus vivement le spectateur venu d'Occident, c'était ce mélange des pompes religieuses à la vie politique. Des chants sacrés dans cette Douma dont l'esprit est si libre ! C'était pour nous comme un paradoxe. C'est un fait, pourtant, que l'antifédéralisme, en Russie, n'est pas une opinion politique et que l'on voit, sauf chez les progressistes et à l'extrême gauche, des papes siéger parmi les groupes les plus avancés.

A part les socialistes, dont les bandes, d'ailleurs, étaient vides, tous les députés, debout, chantaient l'hymne national, tandis que l'empereur, affable et grave à la fois, traversait la salle des séances. Parmi les circonstances étranges qu'a dû connaître son règne, au milieu d'événements nouveaux dans l'histoire de Russie, de problèmes que n'ont pas eu à résoudre ses prédécesseurs, Nicolas II a toujours su prendre les décisions et les initiatives nécessaires. Nous avons, pendant cette journée du palais de Tauride, suivi avec un intérêt puissant l'expression, les regards, les mouvements de ce souverain qui commande à 175 millions d'hommes. Sur son visage, avec quelle rapidité succédaient, aux signes d'une émotion contenue, ceux d'une attention éclairvoyante appliquée aux moindres détails de cette scène historique ! On sentait que, parmi les dons qui aident l'empereur à venir à bout de sa tâche, il possède ceux de l'observation, du jugement et de la mémoire. Il a aussi la volonté. Au cours de cette guerre contre l'Allemagne, Nicolas II, invariable dans ses résolutions, aura été le centre vivant de la résistance de l'empire. Par son ferme propos de vaincre Guillaume II, à qui il ne pardonnera ni ses outrages, ni sa félonie, il fait penser à ce qu'un historien russe a écrit d'Alexandre I^{er} : « Convaincu par l'expérience de longues années que ni les pertes infligées à Napoléon, ni les traités conclus avec lui ne pourraient arrêter son ambition, Alexandre résolut de poursuivre la guerre jusqu'au renversement de son ennemi. » Ce qu'a fait le tsar de 1814, le tsar de 1914 le recommence, mais contre l'héritier de celui que ses prédécesseurs du dix-huitième siècle avaient nommé « l'outreculant voisin ». Et si les Hohenzollern ont été le « rocher de bronze » de l'Etat prussien à travers les péripéties de l'histoire, le granit des Romanof n'est pas moins dur. Le sentiment de l'intérêt national et la tradition dynastique s'unissent chez Nicolas II pour le déterminer à conduire la guerre jusqu'au bout. Quand il n'y aurait pas sa parole loyale donnée aux Alliés, sa conscience lui interdirait encore de laisser à son fils un Empire plus petit que celui qu'il a reçu de son père. Partie du trône, cette inébranlable volonté anime les ressorts de l'Etat, se propage aux extrémités de la nation. Elle est, pour la Russie en guerre, une de ses plus grandes forces, une de ses sécurités.

M. William Martin fait paraître dans la *Correspondant* un très curieux et sincère article sur *La Suisse devant la Guerre*. En voici les conclusions :

Nos confédérations ont été trop neutres, à notre gré, dans les questions internationales, trop neutres entre les intérêts de la Suisse et les dangers qui la menacent, entre l'équilibre européen et l'hégémonie prussienne, entre la liberté des petits Etats et leur asservissement, entre les auteurs de la guerre et ceux qui se défendent. Mais ils n'ont pas été assez neutres, nous l'avons dit, dans leur pratique gouvernementale et militaire. Et sans vouloir insister ici sur la douloureuse affaire des colonies, il nous sera bien permis de dire qu'elle n'est et ne sera de longtemps ni oubliée, ni pardonnée.

Ce qu'il est de plus fâcheux, cette rennaissance des luttes politiques intestines fut de placer le gouvernement fédéral, qui jusqu'alors avait été relativement ménagé, au centre des polémiques, d'en faire la cible des reproches. Au moment où l'Etat fédéral se voyait im-

poser, par les événements extérieurs et les dangers menaçants, des tâches nouvelles et des devoirs nouveaux qui exigeaient sa force, sa cohésion, son autorité et presque son intangibilité, on vit renaitre dans tout le pays les forces antigouvernementales et individualistes, tous les éléments centrifuges qui font pièce à l'Etat. Nos confédérés s'en sont scandalisés. Nous ne nous en sommes pas étonnés. C'est là un phénomène fatal, lorsque l'Etat néglige de conduire le peuple et se borne à le dominer, lorsqu'il ne se manifeste au public que par les bornes qu'il met à son action, les limitations qu'il lui impose, en un mot par des interdictions et des répressions, quand la nation ne comprend plus le sens de son obéissance. Le gouvernement fédéral a négligé vis-à-vis de la Suisse un devoir moral : il porte le poids des malheurs qui en sont résultés pour le pays.

Nous ne sommes pas suspect de partialité contre le fédéralisme. Nous l'avons soutenu et préconisé à un moment où il était bien oublié, où les partis fédéralistes se souciaient assez peu de leurs principes. Ce n'est pas une raison, parce que notre parole fut alors inécoutée, parce que notre cri d'alarme a retenti dans le désert, de l'oublier aujourd'hui.

Nous protestons alors contre l'infirmité du droit, contre les empiétements du pouvoir central en matière scolaire, etc. Et nous nous réjouissons, pour l'avenir, de la résurrection d'une doctrine politique conforme à nos traditions et à nos besoins nationaux, et qui porte en elle une promesse de prospérité et de cohésion pour le pays. Mais s'il y a un domaine dans lequel l'unité de pensée et d'action soit nécessaire, c'est la politique étrangère. Les fédéralistes les plus conscients n'avaient jamais songé à le contester, et la rennaissance de leur zèle nous réjouirait davantage si elle se manifestait sur un terrain plus solide. Car, pour combattre avec des chances de succès, il ne faut pas être menacé de perdre pied. En un pareil moment, les événements exigent en tous pays un pouvoir exécutif fort, des décisions rapides. Le fédéralisme, comme principe, n'est pas incompatible avec un tel régime. Mais la conquête du fédéralisme, les polémiques qu'elle déchaînera, les luttes qu'elle provoquera ne peuvent pas être risquées, actuellement, sans inconvénient. Ce fut la faute du pouvoir fédéral d'y pousser par son attitude ; mais cette faute, le peuple ne doit pas en prendre sa part.

Le fédéralisme sera l'œuvre de l'après-guerre. Les nécessités actuelles imposent aux citoyens le patriotisme, tout court, sans étiquette, sans explication, sans définition, un patriotisme mystique dont nous sommes déshabitués et qui peut seul nous sauver. Ce fut le malheur de la Suisse de ne connaître qu'un patriotisme rationnel, tout enveloppé dans des explications et des justifications. Le mysticisme, chez nous, est casional. On aime son canton ; on aime aussi la Suisse parce que... parce qu'elle est belle, libre, etc. Ce n'est qu'une nuance, en apparence. En réalité, il y a un abîme entre ces deux patriotismes. Aussi longtemps que le peuple n'aura pas franchi ce fossé, il sera à la merci de toutes les crises intérieures.

Il ne nous déplaît pas, au surplus, de rencontrer, à l'issue de notre étude, ce mot, le fédéralisme, qui nous reporte aux luttes d'autan. Il illustre bien la pensée qui nous a guidés. Cette pensée, c'est qu'en politique le nouveau est toujours une combinaison d'éléments anciens. La crise que traverse la Suisse depuis deux ans, crise économique, politique et morale, n'a mis en œuvre que des facteurs connus. Elle est moins la faute des événements, élément matériel, que de nous-mêmes. Nous n'avons rien fait avant la guerre pour corriger les défauts de notre vie publique. Il est juste que nous les ayons vu développer leurs conséquences, jusque tout au bord de l'abîme. Si nous étions tombés, nous n'aurions pas pu nous plaindre ; mais si nous restons au bord, le moins que nous puissions faire sera de nous corriger.

Tout ceci, est notre faute, c'est notre excuse aussi. Lorsque les belligérants nous accusent de n'avoir pas compris la grandeur des événements, nous avons le droit de nous en défendre ; nous l'avons comprise, car nous l'avons éprouvée sur nos corps, nous l'avons sentie dans nos âmes. Et si nous devons être libérés, rachetés en quelque sorte par cet effroyable holocauste, nous aurons le droit de nous excuser du sang que nous n'aurons pas versé, par toutes les angoisses que nous aurons ressenties.

Dans le numéro du 15 août de la *Revue de Paris*, notre distinguée collaboratrice, Mme Myriam Harry, publie un impressionnant article sur les derniers jours de Jules Lemaitre. La déclaration de guerre surprit l'écrivain dans son petit village de Favars, où il repose depuis le 5 août 1914 :

Nous nous mîmes en route le lendemain matin, dimanche. Partout nous dépassâmes des troupes et des convois. Des baïonnettes nous arrêtaient sous tous les ponts, et, dans les villages, qui sentaient la corne grillée, les gens nous regardaient, mélangés, comme si nous étions des espions ou des déserteurs. Par coule de malheur, nous eûmes des ratés, une crevasse de pneu, et il était près de 3 heures, quand, enfin, au-dessus de la Loire, se dressa la tour carrée de Beaugency.

Je m'efforçai de refréner ma nervosité, mon agitation. Je songeais qu'on avait dû, certes, carter la déclaration de la guerre à Jules Lemaitre ; qu'il me fallait paraître naturelle et calme. Mais, arrivés à la porte-cochère de Guigne, nous vîmes affiché, sur l'un des ballants, l'ordre de Mobilisation générale, et, derrière la porte, Jules Lemaitre, blême, effaré, essoufflé, nous attendait. Il savait : des gens de chez lui étaient venus lui dire « adieu » ; son propre médecin était parti. Malgré sa respiration brève, il nous interrogea avec avidité et consternation.

— Cette guerre, qui l'a déclarée ? Pourquoi ? Vous êtes sûrs que ce n'est pas nous ? On chantait la Marseillaise ?... On promenait des drapeaux ?... On

criait : « Vive la France ! » On ne redoute pas la guerre ?

Puis s'effondrant sur un banc : — Ah ! l'horrible chose ! la chose atroce que la guerre ! Je l'ai vue en 70 ! J'avais dix-sept ans : j'étais brancardier à Orléans. Je n'en ai jamais pu chasser les visions d'horreur ! Et dire que je reverrai tout cela !

Et de nouveau il questionna l' « Imagier » et « Saint Pierre » :

Dans le courant de l'après-midi, il me dit : — Je ne peux pas rester ici. On voudra me garder. Mais il faut me ramener avec vous à Paris demain. Ici, je ne saurais rien et je ne veux pas rester sans nouvelles. Et, qui sait ? à Paris je servirai peut-être encore à quelque chose. Je pourrai me rendre utile à mon pays. Ah ! serons-nous victorieux ?

Nous dînâmes sur la terrasse. La nuit était douce, les grillons chantaient dans les prés, et la lune chamoit, dorée, au-dessus des peupliers d'argent.

— Comme on est bien ici ! Il fait si tranquille ! Ici vous ne vous apercevrez pas de la guerre !

— Je ne saurais être tranquille si mon pays est en danger, me répondit-il farouche.

Il se souleva dans son fauteuil, et, laissant retomber ses poings sur la table dans une colère inconnue :

— Ah ! l'empereur Guillaume ! c'est lui qui a voulu cette guerre ! le sékérat ! l'assassin !

Quand il fut couché, on dut lui mettre des ventouses. Il nous répéta notre promesse de le ramener à Paris le lendemain, et, dans un dernier effort, il dit encore :

— Ah ! si seulement je pouvais donner ma vie pour la France ! Ce serait au moins une fin logique ; car, au fond, je n'ai jamais aimé qu'elle !

TRIBUNAUX

Un mari pas commode

Léonard Boucheix se montrait quelque peu brutal à l'égard de sa femme, la menaçant journellement d'un revolver ; celle-ci, un beau jour, prit la fuite. Le 23 juillet, Boucheix avait découvert l'atelier où la malheureuse travaillait, à Grenelle, s'y rendit. En arrivant, il commença par injurier les patrons de l'établissement, M. et Mme Pilesson ; puis, sa femme arrivant, il la souffleta. Tout le monde se rendit alors au commissariat de police de Grenelle ; mais la fureur de Boucheix ne fit qu'augmenter ; il déclara à sa femme que si elle ne consentait pas à reprendre la vie commune, il la tuait.

Poursuivi pour menaces de mort sous condition, Boucheix a comparu hier devant la huitième chambre. Comme c'est un blessé de la guerre, le tribunal s'est montré indulgent et l'a condamné à deux mois de prison avec sursis.

Un maire peu scrupuleux

Nancy, 14 août. — M. Aimé Laurent, maire de Vainville-en-Haye, a acheté à bas prix, à des militaires cantonnés dans son village, quatre stères environ de bois que ceux-ci avaient volés dans la forêt, appartenant à l'Etat.

Le tribunal correctionnel de Nancy avait condamné Laurent à un mois de prison et 500 francs d'amende. Il a fait appel, mais la Cour, au lieu d'admettre sa bonne foi, l'a condamné à trois mois de prison et 500 francs d'amende.

UNE OCCASION UNIQUE

DEUX ANNÉES DE GUERRE

(Août 1914-31 Juillet 1916)

La Collection de Guerre d'Excelsior forme avec ses 703 numéros la documentation illustrée la plus complète, la plus exacte de la Guerre européenne. Elle est en outre le reflet fidèle de la vie quotidienne à Paris, en France, dans le monde entier, pendant cette période qui précède la Victoire.

Trois numéros spéciaux résumant les préliminaires de la guerre et les deux premières quinzaines remplacent les numéros d'août 1914 épuisés.

9.000 Pages Illustrées

14.000 Photos et Cartes

avec sa Prime constituée par

5 beaux volumes illustrés de récits de guerre :

L'ENFANT DE LA GUERRE

SOUS LA RAFALE

LES NAUFRAGES DE LA DORA

LE SOL RECONQUIS

LA COMPAGNIE FANTÔME

contenus dans les numéros, avec leurs couvertures tricolores.

50 fr. Prix de faveur jusqu'au 31 août 50 fr.

pris dans nos bureaux. (Compter en plus pour frais d'expédition : par poste, 15 fr. ; par colis postaux, 5 fr. 50, pour la France et ses colonies ; pour l'étranger, frais de port suivant les pays.)

EXCELSIOR, 88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

Les "vient de paraître"

Pour une dame qui voudrait penser à autre chose, par EMILE BERR (Eugène Fasquelle).

Qui ne se souvient des *Petites Choses*? L'auteur nous donne aujourd'hui à lire, non plus seulement les petites choses qui ennuièrent, plaisèrent ou flattèrent, mais les petites choses qui font oublier, un peu... la guerre. C'est un opuscule élégant et léger, mais il contient plus d'esprit que maint gros in-quarto. On peut commencer à le lire par la fin, ou le finir par le commencement, se qu'il n'est pas une vertu commune. Ses chapitres ont trois lignes, cinq lignes. Pas d'histoires! Des mots et du bon-sel! Or, la sel, comme le sucre, est un peu rare, et c'est plaisir d'en trouver tant ici, pour pas cher, en somme. Graves ou badines, plaisantes ou roses, des idées d'observateur sagace, un pêle-mêle d'observations à glisser dans le réticule et à ressortir au bon moment. Ne cueillez qu'une de ces pensées: « Les intentions d'un chien sont toujours spirituelles, quand le maître a de l'esprit. »

Le chien de M. Emile Berr doit avoir des intentions spirituelles.

Etude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre, par le capitaine ANDRÉ LAFARGUE (Plon-Nourrit).

Des ouvrages du genre de celui-ci sont loin d'être indifférents à ceux qui ne se battent pas. Ecrite, certes, pour les officiers, comme le fut, du même auteur, et pour les soldats: *Conseils aux fantassins pour la bataille*, cette étude apporte sur la guerre d'aujourd'hui des lumières qui peuvent et doivent éclairer les Français sur les raisons de la victoire. Dans les programmes modifiés qui seront plus tard élaborés pour l'école de guerre, au lendemain de la paix, toute une conception nouvelle de la tactique et de la stratégie apparaîtra. Sans prétendre poser les prémisses intégrales de cet enseignement, l'ouvrage de ce « commandant de compagnie », recueil d'impressions et de réflexions mûries sous le feu des combats, revêt un intérêt tout particulier par la nouveauté de ses points de vue, et, à ce titre, malgré son apparente austérité, est de nature à être signalé à tous ceux d'entre nous qui ne se contentent pas des communiqués, et même des articles des rédacteurs militaires.

La Bataille de Verdun, par HENRI DUGARD (Perrin).

Ce livre est, tout bien jugé, une œuvre parfaite du calme et de la foi française. La bataille de Verdun a commencé le 21 février 1916. Et voici un auteur qui nous apporte le récit analytique et critique des événements jusqu'à la date du 7 mai dernier. L'historien même son œuvre parallèlement à celle du soldat. Et quand le soldat aura fini à Verdun, l'historien signera avec impassibilité la deuxième tome d'un ouvrage dont le premier paraît aujourd'hui. La seule publication de la *Bataille de Verdun* suffirait à prouver aux Allemands que, derrière la bataille, la France, non seulement garde son sang-froid, mais travaille, pieusement, loyalement, avec une admirable fermeté d'âme, à noter la vérité de la guerre, alors que l'ennemi, et de jour en jour davantage, s'affole et lance aux quatre horizons du monde le dépeçage de Wolff, historien du mensonge.

La guerre dans l'antiquité et la guerre moderne, par HENRI ARAGON (Imprimerie Catalane de Perpignan).

Tome premier: l'autre ou les autres viendront à leur heure. Un archéologue patient, respectueux des textes et ingénieux dans le détail de curiosités historiques-militaires, a saisi l'occasion de la conflagration européenne pour rechercher dans le passé les traces des tranchées et des mines, des machines d'artillerie surannées et soudain revenues d'actualité. Sans perdre de vue le temps que nous vivons, l'auteur nous reconduit chez les antiques Barbares, et, par comparaison avec le Boche, trouve le moyen, même s'ils furent nos ennemis, de nous les faire aimer.

L'Ineffaçable (la grande guerre), par MIGUEL ZAMACOIS (Eugène Fasquelle).

Les lyres les plus fleuries auront substitué, depuis deux ans, à leurs cordes de soie le dur fer qui sonne, épre et strident. Il ne s'agit plus de rimer les *Boffons*, mais de célébrer les *Braves*. Le Taube, la Bataille de la Marne, l'Homme aux Belges, les Doigts coupés, le Prisonnier, Aux Soldats de France, l'Homme responsable, les Evacués, les Trahissons: voilà des titres désormais pour les poèmes qui conviennent. M. Miguel Zamacois a réussi dans la veine héroïque comme dans l'autre. Et son vers, tout au long du recueil, garde ce précieux mérite d'allier, en un dosage toujours égal, l'émotion sincère et le lyrisme vrai.

Le Chemin qui descend, par HENRI ARBEL (Plon-Nourrit).

Tous les personnages de cette fiction, écrite en hommage à la morale puérile et honnête, nous sont connus de longue date. Au « dictionnaire des types de héros pour romans » on retrouvait ce gentilhomme séducteur, cette comtesse arrogante, cette jeune fille artiste et sa vagabonde, cette âme protectrice qui veille sur les cœurs près à s'enflammer, ce vieux ami fidèle, cette douzième, cet archéologue.

Quant aux situations du livre, l'auteur a pris soin de les choisir parmi les situations les plus classiques et les mieux consacrées par l'usage. Ainsi a-t-il établi une parenté entre les silhouettes et les actes de ses personnages.

Le roman s'achève — et c'est très bien — par le triomphe de la droiture sur la tentation. Le chemin descendait, mais, heureusement, l'intéressante demoiselle qui en suivait la pente a trouvé un garde-fou. Tant mieux!

Qui vive? La Tranchée! par JEAN-RENAUD (Henri Charles-Lavauzelle).

Il faut bien le dire: la tranchée a inspiré des livres qui ne lui survivront pas. Ils n'ont ni cette odeur de

bonne ni ce parfum d'héroïsme vécu qui sanctifieront telles lettres de soldats, voire tels articles publiés, et là, par les journaux du front, la littérature a fait le jet spontané de l'idée, gâté l'impression. Bouquins ratés pour avoir voulu être trop bien faits. Celui-ci? C'est tout le contraire. Gageons qu'il a été improvisé à la volée, sans être presque relu, sans, peut-être même qu'on eût l'ambition de le voir imprimé. Il nous arrive pourtant dans sa fleur, et les phrases tombent comme une grêle de balles. On y est, c'est la bataille. Et puis, il se produit cet: l'absence de recherche, le mépris du travail agnolé aboutissent à une écriture aisée qui séduit et qui porte. La voilà bien la vraie littérature! Il est vrai que l'auteur n'était pas un novice.

Comptes intimes, par H. LECOUTURIER (Hugonis, éditeur).

L'Administration des Contributions directes est en train de convoquer bien des contribuables à des entretiens particuliers avec le contrôleur, pour fixer la base de l'impôt général sur le Revenu, pour ceux qui n'ont pas fait de déclaration.

Si on a des doutes sur certains cas d'espèce, on ira avec intérêt et profit *Comptes intimes*, l'ouvrage si clair, si précis et si pratique, que vient de publier sur ce sujet M. Henry Lecouturier, docteur en droit, administrateur judiciaire au Tribunal civil de la Seine.

Preuve incontestable de sa valeur, M. Raphaël Georges Lévy, l'éminent économiste, l'a présenté à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Le Coupe-Papier.

MÉDOR

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme...

C'est un simple fait divers qui s'est déroulé, il y a quelque temps, à Troyes, mais si émouvant qu'il n'est pas trop tard pour le rapporter.

Un jour, dans l'après-midi, des passants s'arrêtaient apitoyés, boulevard Victor-Hugo, devant une humble femme étendue sur une brouette et qui, sanglotant, pressait convulsivement contre elle le cadavre d'un magnifique chien-loup qui venait d'être tué par un chauffeur maladroit et trop pressé.

En vain cherchait-on à consoler la pauvre paysanne: les yeux rivés sur le cadavre de la bête, elle contait par phrases bâchées, le visage ruisselant de larmes, quelle perte était pour elle ce chien de race, et qui, chaque semaine l'accompagnait, gardien vigilant, dans le trajet qu'elle faisait à pied — partant au milieu de la nuit — de Crésantignes à Troyes pour vendre des légumes.

Et elle narra le fait suivant:

« Le mois dernier, pendant quelques jours, Médor disparut; comme il ne me quittait presque jamais, j'avais cru qu'il avait été volé et ne me consolais pas de sa perte quand, une nuit, des bou! bou! que je reconnaissais me firent précipiter à la porte. C'était Médor, mais dans quel état! sale, le poil plaqué de boue par endroits, toute sa robe ternie; on voyait qu'il avait fait une longue course. Je me mis à l'examiner, malgré ses gambades, quand, tout à coup, le caressant, sous le collier, je trouvai un papier... une lettre. C'était une lettre de mon fils, soldat au bois Le Prêtre; et il me disait la surprise qu'il avait eue en voyant Médor arriver dans la tranchée, et aussi qu'il avait pleuré comme un enfant en l'embrassant!... »

Le chien s'ennuyant de son maître avait su le retrouver parmi les combattants!

Puis son fils lui disait aussi que, lorsque l'heure serait propice, il remettrait Médor « sur la route », dans la direction de Crésantignes, lui confiant une lettre que certainement l'animal saurait remettre à sa maîtresse.

Et Médor, en messager fidèle, était revenu joyeux, rapportant la lettre, la tendresse du soldat, et aussi un peu de la boue des tranchées.

Ceux qui entendirent ce récit furent plus émus encore en regardant s'efforcer, pleurant toujours, Mme Petitjean qui, seule maintenant, retournait vers Crésantignes.

L'aviateur américain Dennis Dowd

L'aviateur américain Dennis Dowd, qui s'est tué le 11 août, à Buc, au cours d'un vol, était né à New-York le 22 avril 1887.

Engagé au début de la guerre au 2^e régiment étranger, il fut ensuite versé au 170^e régiment d'infanterie. Il resta quatorze mois au front et fut blessé. A peine guéri de ses blessures, il demanda à passer dans l'aviation, où il fut admis comme élève pilote le 13 avril 1916.

LE FEU

Hier soir, à 6 heures, un incendie s'est déclaré 39, rue Franklin, à Ivry-Port, dans une usine de constructions métalliques. Après trois heures de travail, on s'est rendu maître du feu. Six ouvriers, légèrement brûlés, sont soignés à l'usine.

Deux sapeurs-pompiers, Robert et David, ont été légèrement brûlés aux mains. Après avoir reçu des soins, ils ont pu regagner leur caserne.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LLAA. RR. la princesse royale et la princesse Maud ont quitté Londres pour se rendre en Ecosse.

— S. A. R. la princesse Mary, accompagnée par Mlle Dusen, est arrivée à Buckingham Palace, venant de Sandringham. (New York Herald.)

BIENFAISANCE

— Mme Hédmay Warren, femme de l'éminent architecte américain, membre de l'Institut de France, a fait remettre à M. Maurice Harres un cheque de 25.000 francs, pour « les Mutilés de la guerre ».

— Le Comité de Secours aux blessés alliés (the Wounded Allies Relief Committee) de Kingsway, a offert à la Croix-Rouge russe une seconde formation d'ambulances automobiles. La présentation a été faite, dernièrement à S. A. J. le grand-duc Michel par lord Swything, président du comité, et lady Swything, sir Lindsay Smith, secrétaire, et M. Paul May. Huit Russes, cadres des camps allemands de prisonniers, formaient la garde d'honneur.

MARIAGES

— Dernièrement a été béni, en la chapelle du château d'Orly, dans l'intimité, le mariage de Mme de Ragama, née Luz de Ojeda, fille de S. Exc. don Emilio de Ojeda, ancien ambassadeur d'Espagne, décédé, et de Mme de Ojeda, avec le docteur Hippolyte Pionfle.

Les témoins de la mariée étaient son frère, M. Gonzalo de Ojeda, secrétaire d'ambassade, et le maître Antonio Baldelli; ceux du marié: comte de La Goullaye de Ménéval et le docteur Gros, officier de la Légion d'honneur.

S. S. Benoît XV avait envoyé sa bénédiction apostolique aux mariés.

— A Tours vient d'être célébré le mariage de Mlle Elisabeth de Loys avec le vicomte de Grimaud.

NAISSANCES

— Mme Villery de Galkou, femme du capitaine commandant une compagnie de mitrailleuses, a mis au monde, à Versailles, un fils: Louis.

— La baronne Max de Wardenov a donné le jour à une fille.

DEUILS

Le marquis de Ségur, membre l'Académie française, vient de mourir subitement, au château de Villiers, à Paris (Seine-et-Oise), à l'âge de soixante-trois ans.

Fils du marquis Anatole de Ségur, conseiller d'Etat, ancien distingué — petit-fils de la comtesse de Ségur, née Koutouchine — dont les charmantes livres enchantent la jeunesse, le marquis Pierre de Ségur entra au Conseil d'Etat comme auditeur, il y a quarante ans. Mais, les goûts littéraires dont il hérita se manifestèrent bientôt dans les œuvres exactes et charmantes. Son premier livre, consacré à un de ses ancêtres, le maréchal de Ségur, fut suivi bientôt de beaucoup d'autres, tel que: *Le Royaume de la rue Saint-Hippolyte*, étude sur Mme Geoffrin, sa vie, son salon, le *Denier des Candes*, le *Tapisserie de Notre-Dame*, etc., etc.

C'est à une très intéressante série de conférences documentées sur « Marie Antoinette » que fut consacré le dernier travail de sa vie.

Grand-père du baron Hely d'Orgel, le défunt laisse un fils, le comte Gaston de Ségur.

Vous apprenons la mort:

De M. Charles Beauquier, qui fut député du Doubs pendant trente-quatre ans. M. Beauquier était l'un des fondateurs et des syndics de l'Association des journalistes républicains.

De commandant Trisereud-Delange, mort pour la France, le 2 août, sous Verdun.

De docteur A. Charpentier, professeur à la Faculté de médecine, décédé à soixante-cinq ans.

De Mrs Frank Page, belle-fille de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui a succombé aux suites de l'épidémie de paralysie infantile qui sévit en ce moment à New-York.

De sous-lieutenant Etienne Dixon, passé sur sa demande de la cavalerie dans l'infanterie, mort pour la France, le 8 juillet, fils du baron Albert Dixon, ancien zouave pontifical, et de la baronne née Bouley.

De M. Alphonse Simil, ancien architecte du gouvernement, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris.

De maréchal des logis Henry Boyer de Bouillane, mort pour la France, décoré de la croix de guerre, fils de feu l'éminent avocat royaliste.

De M. Pierre de Montcheuil, engagé volontaire, fils du baron de Montcheuil, commissaire principal de la marine à la deuxième escadre de la Méditerranée.

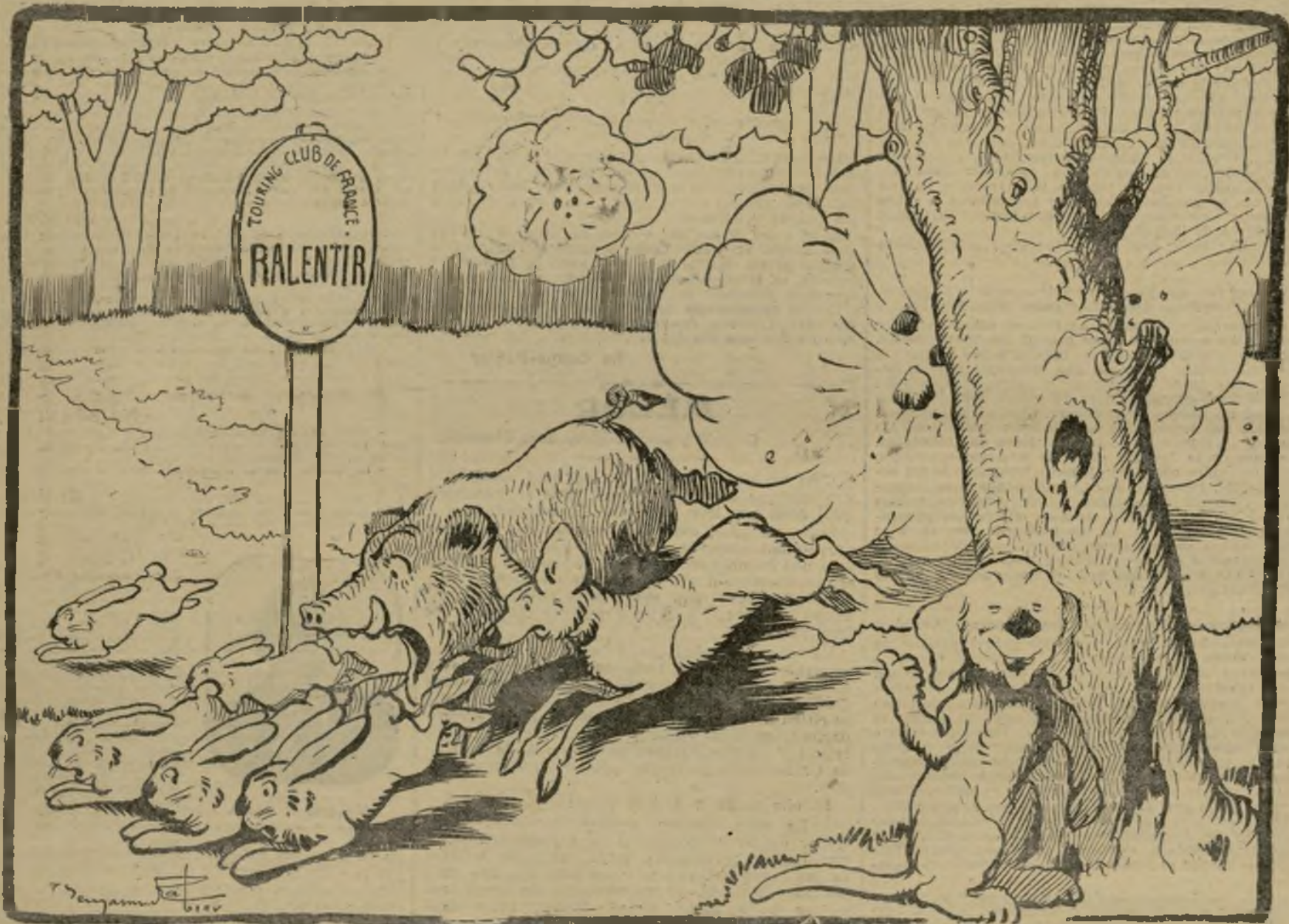
De l'abbé Théophile Richier, vicaire de la paroisse Saint-Pierre d'Arène, à Nice, mort à l'hôpital militaire d'Antibes, des suites d'une maladie contractée au front, à Salonique.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

OU IL EST DIT QUE LA CIRE BEND AU TEINT SA BEAUTE ORIGINELLE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux relatant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui cachent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épais et blafards, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dus à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts chaque soir un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rejuvenit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.

UNE BOMBE AU COIN D'UN BOIS par BENJAMIN RABIER



--- Je me demande à quoi servent les indications du Touring Club !...

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 15 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman Inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXIII

Où Wo-Li-Wo commence à jouer un rôle qui va lui permettre de remonter dans l'estime du lecteur

Et, en se retenant dans la voiture, il machonna :
— Oui... le voir... lui, d'abord... et d'autant plus que l'ignoble Li-Pou-Fang est chez lui... Il faut que ce misérable soit fier de l'œuvre de son Tchéou maudit... Après... après que j'aurai vu Wo-Li-Wo, je m'occuperai, si je le juge utile, de prévenir la police...

Sur la dixième marche du monumental perron qui donnait accès au vestibule d'honneur du palais de Julius Widerski, Littleman s'arrêta soudain, enleva son chapeau et passa sa main velue sur son front ruisselant...

— Il fait lourd !... terriblement !...
— Oui... le temps est à l'orage... de toutes les manières, approuva le père de Jean en s'arrêtant à son tour et en s'épongeant le visage...
— Vous ferez bien de faire préparer des boissons glacées...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Widerski ne répondit point et finit de monter l'escalier...

Littleman fit un violent effort pour le suivre. Après avoir donné aux valéts gourmés qui se trouvaient en faction dans le vestibule leurs chapeaux et leurs cannes, les deux hommes montèrent au premier étage, pénétrèrent dans le vaste cabinet du rival d'Argirh.

Il était vide.
— Pas encore arrivé ! soupira Widerski en s'affalant sur une chaise longue...
— Non... mais il ne tardera guère... C'est l'exactitude en personne... Un vrai Allemand pour la ponctualité...

Et, donnant familièrement une tape sur l'épaule de son complice, Littleman ajouta, railleur :

— Et, alors... ça va mieux ?...
— Sans cet orage, ça irait tout à fait bien...
— C'est une façon de parler ! s'exclama le Boche sur le même ton que précédemment.

— Non, parole !... protesta Widerski.
— Allons donc !... vous êtes ému !... Rude journée... Wilbur Pearson doit jubiler... Il y avait longtemps qu'il n'avait pas eu un reportage aussi sensationnel à se mettre sous la dent... ou plutôt sous la plume !...

— Et l'accident de Jean, à propos ?
— Eh bien ?
— On en parle ?... En ville ?...
— Passé inaperçu... On a bien autre chose en tête... Un petit entrefilet de vingt lignes, cela a suffi.

— La police ?
— J'ai été me renseigner... On fera une enquête pour la forme... Votre fils n'est pas responsable... C'est une partie de plaisir qui a fini tragiquement...

— Qui... Mais, dites-moi...
— Quoi donc ?
— L'accident de Bradway ?
— Eh bien ?

— Cela ne vous paraît pas étrange ?
— Voilà que tu vas le remettre à trembler ? questionna Littleman sur un ton quelque peu méprisant.

— Il ne s'agit pas de cela...
— Et de quoi, alors ?...
— Il ne faisait pas partie de la chasse... Bradway ?
— Et alors ?

— Personne ne l'avait vu... ni lui ni son fameux canot vert... Et c'est son corps qu'on a retrouvé.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ?
— C'est bizarre !
— Je ne m'occupe pas... Je ne m'occupe que de l'Allemagne...

— Il faudra que je me fasse raconter par Jean...
— C'est cela... Ça te changera les idées... Mais quelle manie tu as de n'être jamais à ce que tu fais !

Littleman n'eut pas le loisir d'en dire davantage...

Un valet venait d'introduire Li-Pou-Fang...
Le sphinx de Charleston fit un pas dans la pièce et, tout aussitôt, laissa lourdement peser son regard sur tout ce qui l'entourait...

Et ce regard se fit interrogateur lorsqu'il rencontra celui des deux complices...

— Personne encore... questionna le mandarin avec une teinte d'impatience dans la voix.

— Comment, personne encore ?... fit Widerski...
Il avala par deux fois sa rare salive et ajouta :
— Vous attendiez donc quelqu'un ?

Li-Pou-Fang, à nouveau, jeta un rapide coup d'œil autour de lui et répondit :

— Oui... Appenburg... Schloffmann et Powbel...
Il doit y avoir ici dans quelques instants conseil secret... sur la demande même de notre ami Littleman...

Widerski se tourna vers la Roche et bredouilla :
— Tu ne m'avais pas dit...

THÉÂTRES

M. Albert Lambert fils victime du cinéma. — M. Albert Lambert fils qui prêtait des vacances de la Comédie-Française pour donner au cinéma le personnage de *Ruy Blas*, a été, au palais de Fontainebleau où se tournait le film, victime d'un accident de cheval. Suivi d'un page, il faisait au trot son entrée dans la cour où Louis XIII fut baptisé, lorsque son cheval glissa, le projetant sur le sol. M. Albert Lambert se releva en toute aisance mais sa monture prenant le malin plaisir à nouveau sur le pavé et le désamorçant d'un coup. Cette fois la chute, qui aurait pu avoir des conséquences plus graves, avait déterminé une douleur luxation de l'épaule droite. Après l'avoir examinée et réduite, les médecins de l'hôpital du château autorisèrent l'excellent tragédien à regagner Paris.

A la Porte Saint-Martin. — C'est jeudi, à 8 h. 30, que les *Obérés*, tirés du roman de M. René Bazin par M. Edmond Haraucourt, succéderont sur cette scène à *la Fiancée*, qui sera jouée ce soir pour la dernière fois.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Mme Sarah Bernhardt, en traversant Paris, a entendu la lecture de *Stéphane*, pièce en 4 actes, en prose et en vers, de M. René Fanchais. La pièce, entièrement terminée par l'auteur et à laquelle les événements actuels ont conféré une extraordinaire actualité sera représentée au cours de la saison prochaine.

MARDI 15 AOÛT

La Matinée

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Mais Heijell*.
Nouvelles-Parisiennes. — A 2 h. 15, *Les 25 jours de Clémence* (drame).
Bouffes-Parisiennes. — A 2 h. 15, *Chère Madame*.
Châtelet. — A 2 h. 15, *Les 25 jours de Clémence*.

La Soirée

Comédie-Française. — *Clémence* (drame) le 1^{er} septembre.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *la Fille du régiment*, *Can-Can*, *la Fille du régiment*, *la Fille du régiment*.
Apollo. — A 8 h. 15, les 25 jours de Clémence (drame).
Bouffes-Parisiennes. — A 8 h. 15, *Chère Madame*.
Châtelet. — A 8 h. 15, *Les 25 jours de Clémence*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Bonnes Mœurs*, etc.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 45, les merveilleuses attractions.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 45, *Les 25 jours de Clémence*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment* (drame).
Palais-Royal. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment*.
Renaissance. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment*.
Variétés. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment*.
Vauvilliers. — A 8 h. 45, *la Fille du régiment*.

MUSÉE-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, vedettes et attractions.
Omnia-Palace. — *Les 25 jours de Clémence* (drame).
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.
Trois heures de spectacle inégalable. Grand orchestre.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer *Excelsior* dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ÉTRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire reconnaître ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Lafon est nommé au commandement du torpilleur d'escadre *Sagae*.

CEUX QUI SE CHERCHENT

Pierre Tresselt, 165^e d'infanterie, compagne téléphonique. P. P. 39, demande nouvelles de ses parents, horticulteurs, 28, rue Croix, Saint-Quentin.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 14 Août 1916

Malgré la fermeture de la Bourse de commerce pendant les journées de samedi à mercredi, la cote des métaux a été fixée comme suit par les courtiers assermentés : cuivre : en lingots et plaques de laminage, Havre ou Rouen, 377.50 ; en lingots propres au laiton, 377.50 ; en cathodes, 377.50. Etain : détroits liv. Havre, 530 ; anglais cornouailles, liv. Paris, 538. Plomb : marques ordinaires, liv. Havre ou Rouen, 95 ; liv. Paris, 95.50. Zinc de bonnes marques, liv. Havre ou Paris, 175 ; extra pur, liv. Havre ou Paris, 245.

Comme tous les lundis, les arrivages aux Halles Centrales sont réduits : 59.470 kilos de bœuf, 95.000 de veau, 19.000 de mouton. Le beurre et la viande seuls ont donné lieu à quelques affaires aux prix antérieurs.

Les vins ont été cotés comme suit, sans changement sur la précédente semaine : Côte-d'Or, la queue, 1.250 à 1.400 fr. ; Basses-Bourgogne, la feuillette, 130 à 140 fr. ; Beaujolais, la pièce, 220 à 230 fr. ; Maconnais, 280 à 290 fr. ; Bordeaux rouge ordinaire, le tonneau, 800 à 850 fr. ; blanc entre deux mers, 725 à 775 fr. ; blanc du Gers, 700 à 725 fr. ; Aramon 7 à 8^e, l'hectolitre, 72 à 75 fr. ; montagne 9^e, 75 à 80 fr. ; Minervois et Corbières 10^e, 82 à 85 fr. ; Roussillon 10-11^e, 85 à 90 fr. ; Algérie rouge 11-12^e, 80 à 85 fr. ; Algérie blanc, 80 à 85 fr. ; Espagne rouge 10 1/2 à 11^e, 75 à 82 fr.

Au marché de Berry, les affaires ont été actives en réassortiments. On a coté : Midi rouge, 76 à 81 fr. Les Algérie, les Portugal et les Espagne de forte couleur trouvent preneurs à 42 fr. ; les vins blancs frais et à bas degrés sont plus demandés, sans offres.

Le marché aux fourrages marque des prix bien tenus, avec un approvisionnement réduit : paille de blé, 76 à 80 fr. ; d'avoine, 50 à 56 ; de seigle, 40 à 42 ; luzerne, 65 à 75 ; regain, 72 à 75 ; foin, 70 à 80 les 104 bottes de 5 kilos rendues dans Paris, octroi compris.

PARCE QUE
vous êtes connaisseur
en tabac d'Orient
vous préférez l'arome
des
MURATTI
les Cigarettes de l'élite
• Ariston • de haut • After lunch •
• Arist • gold • Naquet • bond nége
• Young ladies • Bouquet • Last carton
De 2.25 à 3 fr. 20 la boîte.
MURATTI 100 rue de la Loi - LUXEMBOURG

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluward.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
1^{re} Qualité : Marque Or. 2^e Qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et dans les Boutiques de Chaussures, Nouveautés, Sport.
Gros : La Touriste, Paris.

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT
Recommandé Spécialement
aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIES,
NEURASTHÉNIQUES,
etc., etc.
Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
6 RUE VIVIER, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Billets spéciaux d'aller et retour collectifs pour familles de militaires entre gares des réseaux de l'Etat, de l'Etat, du Midi et du P.-L.-M. — En vue de permettre aux familles d'accompagner ou d'aller visiter des militaires en congé de convalescence ou hospitalisés, ou mis en réforme à la suite de blessures, infirmités ou maladies contractées en campagne depuis la mobilisation, il sera délivré aux dites familles, jusqu'au 30 septembre inclus, des billets collectifs spéciaux entre les gares des réseaux de l'Etat, de l'Etat, du Midi et du P.-L.-M.

Ces billets collectifs seront émis comme en 1915 aux familles d'un moins 3 personnes, 1^{re}, 2^e et 3^e classe sous conditions d'entente, soit sur un seul, soit sur plusieurs de ces réseaux, un parcours d'au moins 250 kilomètres aller et retour compris ou de payer pour cette distance. Ils seront valables jusqu'au 5 novembre inclus, quelle que soit l'époque de la délivrance.

Ils comporteront des réductions plus importantes que celles des billets collectifs actuellement existants, leur prix s'ajoutant au prix de deux billets simples ordinaires au tarif plein pour la première personne, le prix d'un de ces billets pour la deuxième personne et la moitié du prix pour la troisième et chacune des suivantes.

La demande des billets devra être faite dans les délais fixés par le tarif. Ils ne seront délivrés que sur présentation d'une pièce justificative établissant que les familles remplissent bien les diverses conditions indiquées ci-dessus.

Tous renseignements complémentaires sur ces billets seront fournis par les gares.

— C'est vrai... parce que je n'ai pas eu bon de le dire... et puis, c'était sans importance...
Li-Pou-Fang, de sa voix sifflante, questionna, en s'adressant à Widorski :

— Tu as vu ton fils ?
Julius tressaillit.

— Non... je viens de chez lui. J'ai trouvé la maison vide...
— Ah !...
— Cela te paraît étrange, n'est-ce pas ?...
Widorski, maintenant, fulgurait tout le monde...
Ce tutoiement le rapprochait de ses amis, son refuge...

Ah ! l'adroite Widorski de la scène d'April avait bien changé... il redevenait le Widorski de la marche à l'usine, quand, affolé dans son auto, il avait une envie folle de se dérober à ses devoirs vis-à-vis de ses complices.

Etrange mélange de force, de témérité, de lâcheté, de fourberie !
Mélange bien tenté ! L...

Etrange, non, répondit Li-Pou-Fang avec un sourire mi-figue, mi-raisie... Le petit masque de chloroforme que nous lui avons appliqué sur le visage par simple mesure de précaution ne pouvait lui procurer qu'une prostration de courte durée... le coup qu'il a reçu ne pouvait le blesser, ni l'étourdir au point de lui causer un malaise profond...

Cependant, en s'éveillant, il a dû chercher à se souvenir...
— Pas du tout... Il en est resté à son accident... Il aura dû aller au bureau de police... En chemin, il aura appris son changement de position, la dérobade et la fuite d'Argirh. Sur ce point, il serait intéressant de l'entendre...

— Il va se rappeler sa démarche auprès de Fao-Li-Tou...
— Mais, non, voyons... c'est impossible...

Widorski allait répliquer...
Il resta bouche bée...
L'élégante silhouette de son fils venait d'apparaître...

Jean, le visage encore un peu pâle, mais souriant, salua Li-Pou-Fang et Littleman, marchant, la main tendue, vers son père en s'excusant :

— Je vous dérange, sans doute, messieurs... pardonnez-moi... Je n'ai pu résister au plaisir de venir féliciter mon père...

Il serra la main de Julius qui, les dents serrées, questionna :

— Tu as lu les journaux ?
— Oui... Je viens même d'Argirh-City... où j'ai tout de suite couru... mais vous venez de partir... alors, j'ai sauté dans l'auto de place qui m'avait mené à Argirh-City et me voici... Ainsi donc, c'est bien vrai ? Nous avons remporté cette victoire ?...

— C'est vrai...
— Comme vous devez être fier, mon père...
— Fier, oui... et inquiet en même temps...
— Inquiet ?

— Pour toi, oui... tu m'as fait passer par des tranches terribles... avec ce maudit accident...
— Ah ! oui... la partie de chasse... mon pauvre Juggler... mon cher Smithy... Savez-vous si leurs corps ont été retrouvés ?

— Oui, fit Li-Pou-Fang... il y a une heure... environ...
— Pauvres chers garçons... Et Bradway ?
— Ne viens-tu pas d'Argirh-City ?
— Si... pourquoi cette question ?
— Fais-tu pas demandé des nouvelles de Bradway ?

Jean se prit le front à deux mains et se laissa tomber sur une chaise...
Les trois complices échangèrent un regard entendu...

Jean, lui, murmura avec effort :

— C'est vrai... J'aurais dû... mais je ne sais pas ce que j'ai... Il semblerait que j'ai du noir dans mon esprit... Quelle étrange impression... Et puis, c'est ce coup que j'ai reçu sur la tête, en tombant du canot, certainement...

— Tu n'es pas blessé, cependant...
— Non... pas blessé...
— Quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus... le médecin que j'ai appelé à ton chevet me l'a affirmé... Il ne reviendra même pas... Du reste, cela lui serait difficile ; il est parti tout de suite après l'avoir vu, ce cher Wering...

Jean, en entendant ce nom, ne broncha pas, mais il pensa :

— Il me tâte... il veut se convaincre que la nuit a bien été réellement faite dans ma mémoire...
Je joue serré...

Et il répondit :

— Ah ! c'est le docteur Wering... le docteur d'Argirh... de miss Edith... de miss Edith qui m'a bien roulé... qui m'a bien joué !... Ah ! cette jolie sienne est très forte... et je lui conseille de ne pas me retomber sous la patte... son père non plus... Son père ! Je trouverai bien le moyen de lui régler son compte à celui-là... il paiera pour sa fille... Sa fille qui s'est outrageusement moquée de moi... Elle et son James Perry...

— Explique-toi... tu parles par énigme...
— En bien ! soit... Oui, il faut que je parle... que je vide mon cœur... Mon père, j'ai failli vous trahir...

— Toi ?...
— Oui, moi... Vous vous souvenez de cet entretien déjà lointain que nous avons eu, un certain soir où vous m'avez converti à la cause allemande ?...

— Oui... ah bien ?...
— En bien ! ce soir-là, tu m'as menti...
— Menti ?

(A suivre.)

LES RUSSSES DU FRONT FRANÇAIS

UN GUETTEUR EN PREMIERE LIGNE



UNE ATTAQUE ENNEMIE EST SIGNALÉE



EN ROUTE POUR LES TRANCHÉES



LE PLUS JEUNE SOLDAT D'UN RÉGIMENT
AUPRÈS D'UN PRISONNIER ALLEMAND



PLUS DE 30 DEGRÉS DE CHALEUR !

Enthousiasmés par les brillants succès de leurs frères d'armes en Galicie et sur tout le front oriental, les Russes qui combattent dans les lignes françaises sollicitent à toute occasion l'honneur de courir sus à l'ennemi. Cette satisfaction leur a déjà été maintes fois donnée, et ainsi les Allemands ont pu retrouver, sur le front ouest, cette furia slave qui, en ce moment même, à l'est, renverse sur son passage ce qui subsiste du rêve de domination germanique.